

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les prétendus francs-tireurs belges
 Servaes et Minne
 Primauté du spirituel
 Logique et... tennis
 Dans le van du vanneur
 La lumière, frémissement de l'éther
 Le temps des coquelicots

Baron Paul Verhaegen
 Firmin van den Bosch
 Jacques Maritain
 G.-K. Chesterton
 Robert-Hugh Benson
 J. Tillieux
 Jean Soulairol

Les idées et les faits : Chronique des idées : Pierre-Paul Rubens, Mgr J. Schyrgens. — France. — Angleterre.

La Semaine

♦ Les derniers temps n'ont guère été propices aux tenants de la Bonté native et aux fidèles du Progrès. La persécution mexicaine, les exécutions en Russie soviétique, les émeutes de Vienne, l'agitation révolutionnaire menée autour de l'affaire Sacco et Vanzetti devraient rappeler au sens des réalités les idéalistes et les illuminés des deux hémisphères. Les mœurs apparentes de nos sociétés dites civilisées ont beau s'être affinées et policées, le confort et l'hygiène avoir fait d'immenses progrès, quand la bête humaine se réveille, elle réédite le lamentable et honteux spectacle, si fréquent au cours de l'histoire, de passions, de violences et de crimes toujours les mêmes. Seuls ne s'en étonnent pas ceux auxquels la vérité sur la chute originelle a donné une vue exacte et pessimiste de la nature humaine.

Ce n'est pas encore demain que la Cité pourra se passer du gendarme. Et si l'on veut éviter que les forces d'anarchie et de révolution, toujours latentes, mais dont les fautes des pouvoirs publics et des hommes d'ordre encouragent en ce moment l'audace, ne grondent toujours plus fort, ne bouillonnent et ne finissent par envahir et submerger d'immenses étendues, il faudra bien se décider pour la manière forte et la répression énergique. La bête humaine déchaînée ne se terre que sous le fouet.

Que le cas de deux anarchistes assassins — jusqu'à preuve du contraire — régulièrement jugés et condamnés par une procédure qui ne relève que des électeurs du Massachusetts, et sur un dossier dont pas un de ceux qui, à Londres, à Buenos-Aires, à Paris, à Berlin, à Bruxelles ou à Stockholm, se sont « emflammés » pour les « martyrs » ne connaît la moindre pièce, que ce cas ait pu susciter un peu partout l'agitation et les troubles que l'on sait, voilà qui donne à réfléchir sur la gravité du danger qui menace le monde.

Pendant des années, on a laissé pleine et entière liberté aux puissances de destruction et d'anarchie de corrompre les cerveaux et d'armer les bras. A l'Est de l'Europe, un régime s'est établi par le fer et par le sang, qui n'a cessé de proclamer ses visées révolutionnaires, qui a inondé le monde de sa propagande et de son or, qui a trémpé dans tous les complots et dans tous les désordres. On eût pu le tuer dans l'œuf. Le maréchal Foch vient de révéler, qu'en février 1919, il proposait à la Conférence des ambassadeurs de détruire, une fois pour toutes, la menace bolchévique. Les pauvres hommes d'Etat auxquels les artisans de la Victoire durent passer la main en novembre 1918, étaient sourds et aveugles.

A Lloyd George surtout, à ses conseillers plutôt, les Israélites de la Cité, incombent de lourdes et terribles responsabilités. Si, en 1919, en écoutant Foch, ou en 1920, en soutenant Wrangel, ou plus tard encore quand, après de nouveaux crimes de Moscou, le cardinal Mercier prêcha en vain une croisade contre le péril communiste, on avait exterminé le bolchévisme, que de sang eût été épargné!

« Le monde est las de la guerre », fut-il répondu en 1919 au Maréchal! Et ce disant, on laissait vivre et se développer la plus terrible cause de troubles et de guerres. Invasion de la Pologne, guerre au Maroc, en Syrie, en Chine, troubles un peu partout,

ferments de guerres sociales et civiles entretenus dans tous les coins du monde, voilà déjà quelques-unes des conséquences que ne surent point voir les malheureux aveugles qui conduisaient le monde en l'an de grâce 1919.

Et ce n'est pas fini.

Les absurdités et les bêtises répandues ces dernières semaines par la presse des deux mondes au sujet de « l'injustice », du « crime », de « l'assassinat de Boston » (!) en apprennent long sur l'égarément des esprits. Qu'une agitation aussi factice et aussi peu fondée ait pu prendre de telles proportions, que tant de millions d'hommes aient été conduits à s'échauffer pour une « cause » dont ils ignoraient et dont ils continuent à ignorer le tout, sauf deux noms italiens, montre à quel point l'opinion publique mondiale a complètement perdu le nord et est manœuvrée comme un immense troupeau de mouton.

Manœuvré par qui et à quelles fins?...

Le retour au bon sens, le dur réveil, coûteront cher. Quand, demain, les pauvres cervelles, que l'incurie des gouvernements a livrées sans défense à la propagande révolutionnaire, passeront de la conviction à l'action, il faudra bien réagir et réprimer. Ces ruines et ce sang eussent été épargnés si le conseil de Foch, les appels de Wrangel, les exhortations du cardinal Mercier avaient été entendus.

Et fasse le Ciel que les dévoyés restent minorité et puissent être matés, sans quoi notre civilisation sombrerait dans le chaos et la mort.

Si les gardiens de l'ordre dans nos sociétés contemporaines ne comprennent pas la grave leçon qui se dégage des « grandes manœuvres entreprises aujourd'hui par l'Anarchie », tout est à redouter pour demain.

Et pendant que tant de braves gens sont mobilisés pour deux criminels de droit commun, chaque jour, au Mexique, des catholiques sont tués, uniquement parce qu'ils sont catholiques. Et les mêmes braves gens restent insensibles, la presse mondiale se tait, seuls quelques bons jeunes gens et quelques personnes pieuses s'indignent...

♦ 80.000 « pèlerins flamands » se sont rendus dimanche dernier à Dixmude, au pied de la Croix élevée aux Flamands tombés sur l'Yser. Belle idée au service d'un détestable idéalisme. Et les orateurs ont rivalisé de lyrisme pour pleurer sur les souffrances et le martyre des Flamands et de la Flandre...

Romantisme nationaliste et folle démagogie! L'agitation factice, qu'au nom d'un faux idéalisme des rêveurs et des illuminés entretiennent en pays flamand, exerce plus que jamais ses tristes ravages. Et l'incompréhension de beaucoup d'excellents citoyens, sans parler de celle des plus importants journaux du pays, alimente régulièrement d'eau le moulin de ces dangereux sophistes et de leurs innombrables victimes.

Si on avait su voir et vouloir, comme il eût été facile de pacifier la Flandre...

Les prétendus francs-tireurs belges

L'avis de la commission du Reichstag du 7 mars 1914
et le rapport du conseiller Meurer sur « la guerre popu-
laire belge ».

Les horreurs commises en Belgique par l'invasisseur allemand et les responsabilités qui en découlent avaient été reconnues par les articles 217 et suivants du traité de Versailles. Revenant sur cet aveu, comme sur bien d'autres promesses, les gouvernants du Reich ont chargé un expert juriste, le conseiller intime Meurer, de faire un rapport qui lave les armées teutonnes de tout reproche au sujet des excès commis contre la population civile en Belgique. Aisées à deviner, les conclusions commandées au rapporteur ont été entérinées et approuvées par une commission du Reichstag. Nous venons de pouvoir en prendre connaissance. Nous voudrions dire sans tarder l'impression qu'elles nous laissent et élever, ici, la protestation indignée que réclament la mémoire de milliers de victimes et la ruine de milliers de foyers belges.

I

Pris dans son ensemble, le rapport du D^r Meurer constitue un outrage au Droit des gens et à la vérité. Recourant à une tactique fréquemment employée, il accumule les reproches adressés au Gouvernement belge et à la population de la Belgique, et ainsi il croit détourner l'attention des forfaits commis par les Allemands. Mais on voit facilement que sous ce procédé de polémique se cache la secrète pensée de sauver, devant la Cour de Leipzig et devant l'opinion allemande, les officiers allemands dénoncés du chef des atrocités commises en Belgique. Les auteurs des deux écrits veulent prouver l'innocence des accusés et ainsi ils se cantonnent dans les procédures sans valeur ou plutôt les comédies que l'on a organisées à Leipzig, et ils croient triompher aisément en déclarant que leurs compatriotes se sont conduits en gens d'honneur, respectant le Droit des gens.

Sans doute, la vérité leur arrache parfois un aveu, promptement atténué d'ailleurs. Les manquements au Droit des gens de la part des Allemands sont « nombreux » (pp. 76 et 98 de la traduction belge), mais on a grand soin de ne pas les préciser, ce qui enlève tout danger à l'aveu. De même, à Andenne, il y a eu des « cas isolés », où l'ordre d'arrêter et de fusiller a été mal compris (p. 97). Mais on s'abstient de les énumérer (p. 97). On consent seulement à reconnaître qu'un sous-officier a, de son autorité privée, fait fusiller dix à douze civils, parmi lesquels des femmes et des enfants, mais on a bien soin d'ajouter que cet homme n'a pas été retrouvé (p. 97).

Hors de là, selon l'avis de la commission du Reichstag, le Droit a été scrupuleusement respecté, au point même que l'on n'a fusillé les civils qu'après avoir suivi les formes judiciaires (pp. 59, 60, 97, 108), et c'est là, à nos yeux, une nouvelle charge contre les auteurs des atrocités allemandes, puisqu'ils ont ainsi agi délibérément et de sang froid.

II

Abordant d'abord le terrain du Droit, le rapport contient quatre affirmations non seulement étranges, mais qu'il est déplorable de rencontrer sous la plume d'un juriste et de parlementaires (1). Elles montrent que, pas plus aujourd'hui qu'en 1914, l'Allemand n'éprouve le respect du Droit : il ne connaît que son intérêt immédiat, c'est-à-dire la satisfaction des passions les plus brutales. Aussi, ayant perpétré une invasion que le ministre von Bethmann Hollweg a dû déclarer « contraire au Droit des gens » et constituer « une injustice réclamant réparation » (séance du Reichstag du 5 août 1914), le peuple allemand a forgé à son usage un Droit des gens autorisant tous les forfaits. C'était déjà ce que les 93 intellectuels avaient esquissé au début de la guerre. En substance, voici les prétentions monstrueuses que, inspirés par l'enseignement des chefs militaires, le juriste développe :

A. Quiconque ne portant pas les insignes requis pratique une opposition à l'invasisseur peut être tué par lui (p. 58-59);

B. En cas de résistance locale, l'invasisseur a le droit de représailles contre les habitations et les habitants (p. 59);

C. L'invasisseur a le droit de prendre des otages et de les tuer si c'est nécessaire (pp. 65-66 à 70);

D. Il a le droit de se protéger contre toute agression injustifiée en mettant des civils devant ses troupes (p. 68).

Je dis que ces quatre thèses sont révoltantes.

A. La première, est une exagération des conventions de La Haye, car si celles-ci imposent à la population occupée le devoir de ne pas se livrer aux opérations de défense au moment de l'invasion et de se soumettre à celle-ci quand elle est transformée en occupation, nul n'a jamais pu songer à interdire à une population, fut-elle à la veille d'une invasion, d'obéir à ses autorités légitimes en facilitant leur mission de résistance, par exemple en les renseignant, en nourrissant et logeant les troupes, en surveillant les communications. Ce sont là des devoirs élémentaires que l'invasisseur ne peut contester. Tout ce qu'il peut faire, c'est exiger l'abstention, une fois qu'il occupe une localité ou même qu'il est entré en lutte ouverte pour l'occuper. D'autre part, en prévoyant et punissant même de mort tout attentat contre les troupes et en ordonnant l'incendie de la localité si une ligne télé-

(1) Je néglige ici les thèses sur les francs-tireurs organisés « sournoisement » par le Gouvernement belge, et sur le prétendu devoir des populations envahies de coopérer à la conquête en s'abstenant, même avant celle-ci, de tout acte de défense, comme par exemple de barrer une route ou un pont. On a répondu à ces prétentions dans le Livre gris de 1915 et surtout dans le rapport décisif de M. le professeur baron ALBERIC ROLIN, *Les Allemands en Belgique 1914-1918*, conclusion de l'enquête officielle belge (brochure de 62 pages, faisant suite aux cinq volumes publiés par la Commission d'enquête belge. Bruxelles, Dewit, 1921-1923).

graphique ou autre était sabotée, les généraux allemands (1) ordonnaient une sauvagerie, découlant du principe trop large énoncé sous la lettre A; car ils refusaient de distinguer entre les habitants civils et les militaires qui, spontanément ou sur ordre de leurs chefs, pénétraient jusqu'aux abords d'une localité occupée. La règle formulée permet de tuer ces militaires, ce qui est excessif, et surtout, en cas de doute, permet d'imputer leurs actes à une population innocente et de la massacrer.

B. La seconde règle est monstrueuse, car elle crée une responsabilité générale, que n'édicte aucune loi ou règlement, et qui est au contraire proscrite par les articles 46 et 50 du règlement sur les lois de la guerre annexé à la convention de La Haye (2).

En tout cas, si l'on admettait la nécessité d'une répression, elle ne peut jamais frapper que les coupables, c'est-à-dire leurs personnes et leurs biens — comme le porte l'ordre du colonel belge Olivier, édicté en Allemagne, le 1^{er} avril 1921, selon la page 73. Cité bien à tort par les Allemands, cet ordre atteint « les coupables » seulement et leurs demeures, ce qui est bien éloigné de la pénalité collective que le Dr Meurer s'efforce de légitimer et qui permettrait de massacrer toute la population d'une localité sous prétexte « qu'on a tiré » — « *Man hatt geschossen* », ou même simplement, comme il arrive fréquemment, parce qu'un retour habile de soldats de l'armée nationale sera venu opérer des actes hostiles en arrière du front, comme c'est leur droit.

C. La troisième thèse, telle que la présente M. Meurer, est la justification éhontée de l'assassinat. La prise d'otages est déjà interdite par les articles 46 et 50 de la convention de La Haye. En l'admettant comme mesure de police ou conservatoire, jamais on ne peut y trouver le droit de mettre à mort des innocents. Car le dilemme suivant s'impose : ou bien l'envahisseur occupe la localité, comme c'était le cas à Andenne, Aerschot, Louvain, et alors, selon ce que définit si bien l'article 42 de la convention, le territoire se trouve placé de fait sous l'autorité de l'occupant, qui est à même d'y exercer son pouvoir — ou bien, il n'y a pas d'occupation. Dans le premier cas, la levée et surtout la mise à mort des otages est interdite par les articles 46 et 50 de la convention; dans le second cas, elle n'est justifiée par aucun texte et elle est interdite par les articles 1 et 2, qui limitent les hostilités aux belligérants et ordonnent de respecter la population civile si elle ne prend pas les armes.

Le juriste allemand, logique avec son point de départ, laisse aux chefs militaires le soin de statuer sur la vie des otages; il s'en remet à leur appréciation individuelle (p. 71). C'est la consécration d'un droit de vie et de mort illimité, digne d'une tribu congolaise ou australienne.

D. Quant à la dernière règle, elle échappe à toute qualification. Aussi, le Dr Meurer s'est-il borné à l'énoncer (p. 68), et à la justifier par la nécessité dans le cas « d'agressions illégales ». Comme chaque belligérant ne peut manquer de considérer la résistance à ses opérations comme illégale, la pratique signalée par le rapporteur est de nouveau un acte sauvage. C'est ce que semble admettre le rapport en se taisant prudemment sur les cas nombreux où, fort lâchement, les Allemands ont placé en tête et en flanc de leurs colonnes des civils qu'ils arrachaient à leurs demeures et dont bon nombre furent victimes du procédé barbare des envahisseurs (voir les deux premiers volumes du rapport de la Commission belge).

(1) Voir p. 60 de la traduction.

(2) Il est plaisant de voir M. Meurer se débattre contre cet article, en soutenant qu'il ne s'applique qu'au territoire occupé. Dès que l'envahisseur occupe une localité, il y a occupation, sinon il ne pourrait être question de résistance des civils : Hors de là, c'est la guerre, où les individus seuls sont responsables et non les populations.

III

Sentant combien était brûlant le terrain sur lequel il s'engageait, le rapport allemand a feint d'ignorer, pour ne pas le rencontrer, la presque totalité des faits odieux mis à charge des armées impériales. Il néglige totalement d'abord les cinq volumes compacts publiés entre 1921 et 1923, par la Commission d'enquête belge. Il s'attache au *Livre gris*, publié en 1915, par le Gouvernement du Havre, c'est-à-dire à une nomenclature non définitive, et là encore, comme s'il pouvait négliger la multitude d'excess qui, dès le début, furent relevés par des voix autorisées; il fait choix de quatre localités (Andenne, Aerschot, Dinant, Louvain), sans doute parce qu'il disposait de quelques armes d'apparence plus sérieuse pour ces cas, étudiés spécialement à Leipzig.

Avant d'insister sur ces quatre localités, signalons que, incidemment, le rapport s'arrête un instant sur deux villages où il croit triompher sans peine, Richelle près de Visé, et Etthe en Luxembourg. Nous nous en occuperons avec lui (pp. 41, 72 à 74 de la traduction belge).

RICHELLE.

Le 6 août 1914, au soir, à Richelle, les Allemands battus aux environs refluent en désordre et furieux. Ils saisissent un enfant (Fafra, Henri), qui sortait de la demeure de ses parents pour aller faire un message pour un soldat allemand logé chez eux. Et comme le père Fafra intervient, il est aussi saisi, incarcéré, et accusé d'avoir tiré sur les Allemands. Ceux-ci arrêtent, dans le voisinage, trois autres habitants sous la même inculpation. Les cinq victimes, abominablement maltraitées, au point que l'enfant fut laissé pour mort dans la cour de la prison d'Aix-la-Chapelle, y furent fusillées par ordre d'un soi-disant tribunal de campagne, le 11 août 1914 (1). Toutes avaient nié les faits. On les massacra sans défense sérieuse, sans procédure régulière. Le jeune Fafra protesta solennellement de son innocence, par une lettre émouvante que les bourreaux cachèrent et qui fut retrouvée en 1919 (2). Quand cette iniquité fut révélée, les autorités allemandes déclarèrent que les dossiers avaient été détruits. Or, le rapport de Meurer invoque aujourd'hui une déclaration

(1) Avec les cinq habitants de Richelle, on fusilla d'autres Belges, dont les Allemands ont réussi à dissimuler l'identité pour empêcher les recherches sur les causes de leur mort.

(2) Voici cette lettre :

« Aachen, le 8 août 1914.

« Chers Mère, frères et sœurs,

« Je vous écris cette lettre pour vous faire savoir que je suis à Aix-la-Chapelle, en Allemagne. Quand je suis parti de la maison pour aller chercher des cigares pour les trois soldats allemands, j'ai été arrêté par un officier qui m'a dit que si je bougeais j'étais mort : Mon père, qui venait voir après moi a été arrêté aussi, et mon oncle Jean, ainsi que Guillaume Akkers et Monix; maintenant, chère mère, après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements, nous avons arrivé en Allemagne. Mon oncle, lui, est mort en arrivant; moi, j'ai reçu un coup de pied qui m'a fait une blessure qui m'a mis à deux doigts de la mort. Alors, nous avons été jugés comme de grands criminels et nous avons été condamnés tous les cinq à la peine de mort. Chère Mère, je vous recommande de ne plus laisser sortir personne de la maison, car ils subiraient le même sort.

« Nous avons été condamnés pour avoir tiré sur les soldats et vous savez bien que c'était impossible. Maintenant, chère Mère et sœurs et frères, je me suis confessé ainsi que mon père et nous allons prendre le Bon Dieu et nous mourrons en martyrs. Je prierai pour vous tous dans le Ciel, où nous nous retrouverons un jour. Adieu donc, chère Mère et vous mes frères et sœurs et priez pour moi. Chère sœur Marie, quand vous pourrez voir ma chère Elisa, faites-lui savoir ce qui est arrivé et dites que je ne l'oublierai pas dans le Ciel. Donc au revoir tous dans le Paradis.

« (S.) Henri Fafra. »

Sur le drame de Richelle, voir le vol. I, t. I, les *Rapports et documents d'enquête de la Commission belge*, pp. 20-21, et le dossier de l'auditorat militaire à Aix-la-Chapelle.

prêtée à l'un des cinq fusillés, nommé Trinau (p. 41), qui aurait avoué avoir tiré sur les soldats ennemis. Quelle confiance peut-on attacher à ce document, cité sans indication de source, sans garantie de véracité, arraché peut-être à un mourant, formulé dans une langue étrangère, à l'aide d'un interprète ennemi, auquel toute crédibilité doit être refusée? D'où vient cette pièce empruntée à une procédure soi-disant détruite? C'est, évidemment une arme forgée pour les besoins d'une mauvaise cause, quand les auteurs du massacre, qui s'étaient hâtés de fuir Aix-la-Chapelle en 1918, crurent habile de se ménager une défense.

ETHE.

Dans le petit village de Ethe, comptant 1,565 habitants, les Allemands ont tué 218 civils et brûlé 256 maisons. En outre, ils ont contraint les civils à marcher devant leurs colonnes, ils ont massacré des prisonniers et des blessés : Ces faits sont attestés par le bourgmestre du village, qui, soumis à la fusillade y a échappé par miracle, et qui certifie que nul de ses administrés ou des habitants n'a commis d'acte hostile vis-à-vis de l'ennemi. Comment cela eut-il été possible, alors que l'ennemi occupait Ethe et les environs depuis le 21 août, et que les forfaits allemands, dus à leur échec du 22 vis-à-vis des Français, ont eu lieu le 23 août. Terrorisée par la menace de tout mettre à feu et à sang, que, dès le 21, les officiers proféraient, la population n'a pas pu bouger (1). Et cependant, le rapport Meurer se plaît à affirmer et répéter qu'on a tiré sur les troupes allemandes le 23 août à Ethe, et il en déduit, sous aucune raison, que les coups de feu ont dû être tirés par les civils, d'où il conclut que la répression énergique exercée contre le village était justifiée (pp. 73-74). On voit combien le raisonnement est fragile. On voit aussi à quelles conséquences atroces mène le système juridique complaisamment échafaudé par le rapport. En effet, il suffit à une soldatesque que l'on a échauffée, en lui répétant que les civils tirent partout et accumulent les atrocités (2), de rencontrer une résistance quelconque, due à quelques soldats français, pour qu'elle se croit autorisée à tout détruire et à tout massacrer. Car, remarquons-le, les environs de Virton ont été vigoureusement disputés par les corps français à l'envahisseur teuton, et ainsi s'expliquent sans peine les petites attaques dont celui-ci a été l'objet à Ethe ou ailleurs et qu'il s'est obstiné à attribuer à une population paisible et à des francs-tireurs imaginaires. En fait, comme en droit, les horreurs de Ethe demeurent inexcusables (3).

BARON PAUL VERHAEGEN.
Conseiller à la Cour de cassation.

Servaes et Minne⁽⁴⁾

Un heureux hasard m'a mis l'autre jour entre les mains une mince plaquette de M. Arnold de Kerckhove, où l'auteur, qu'on me dit être très jeune, après des aperçus pénétrants sur les tendances de l'architecture contemporaine, s'attache en quelques pages à analyser l'art d'Albert Servaes et celui de Georges Minne.

(1) *Rapport et document d'enquête* de 1922, cité plus haut, 1^{er} vol., t. I, p. 251.

(2) Récit de M. HERVE DE GRUBEN, *Les Allemands à Louvain*, p. 13. Rapport et document précités, II, p. 66.

(3) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

(4) ARNOLD DE KERCKHOVE. *Étude sur A. Servaes et G. Minne*, Louvain, Édition de la Nouvelle Équipe, 1927.

La lecture de ce petit travail m'a donné un plaisir réel; il est élégamment écrit et ce qui vaut mieux encore, il est excellemment pensé.

L'œuvre de Servaes et l'œuvre de Minne ont fait l'objet de multiples dissertations, souvent confuses, alambiquées, pleines de préteritions et de *distinguos*.

Or, voici un aperçu bref, mais si substantiel, qui situe le peintre et le sculpteur à leur vraie place dans l'histoire de l'art et met au jour le ressort véritable de leur grand talent qui est le mysticisme.

M. Arnold de Kerckhove fait une démarcation très juste entre la peinture mystique et la peinture religieuse. On peut peindre des Vierges, sculpter des statues de saints et réaliser ainsi des chefs-d'œuvre sans que ces chefs-d'œuvre dégagent l'impression mystique, qui exige, comme condition, (et que cela est donc bien dit par M. de Kerckhove!) « la transfiguration de la réalité par un idéal surnaturel ».

Et, complétant sa pensée, le jeune critique ajoute que l'artiste mystique « cherche quelque chose au delà des impressions purement esthétiques. Dans la nature, la beauté des formes, l'harmonie des lignes, les contrastes de couleurs ne lui suffisent pas; il leur veut une signification... Si la réalité l'intéresse, ce n'est point par sa valeur propre; elle est pour lui un signe, un *symbole*. »

Et voilà lâché le grand mot dont une interprétation erronée a créé tant de malentendus et fait dire et écrire tant de sottises : l'art mystique est un art de symboles, c'est-à-dire un art qui plie les réalités extérieures au sentiment intime qu'il veut exprimer; et comme ce sentiment est d'essence spirituelle, l'artiste qui s'en fait le messager simplifie — parfois à l'extrême — les formes extérieures. Il ne s'agit pas de savoir si tel personnage de Servaes, telle Vierge de Minne ressemblent aux hommes ou aux femmes que vous rencontrez dans la rue; ce qui importe c'est que par l'ordonnance des attitudes, la combinaison des lignes, l'expression des gestes, le peintre et le sculpteur soient parvenus à parler à l'âme un langage qui vient d'au delà de la matière. « Le corps ici n'est qu'un signe, remarque M. de Kerckhove, une aumône accordée à notre imagination... L'âme dévore le corps, au point de lui faire perdre l'harmonie. Seul compte l'esprit, le feu intérieur qui peut illuminer les visages les plus disgracieux. »

Qu'un tel art qui, d'ailleurs, n'en est qu'à ses débuts et dont la technique ira se perfectionnant beaucoup encore, soit d'une nature trop intellectuelle pour que la foule, aux visions faussées par un art dit religieux, mais spécifiquement « areligieux », ne soit pas à même, non pas seulement de le comprendre, mais de ne pas en être scandalisée, cela va de soi; et à ce point de vue on ne doit pas s'étonner de la mesure qui fut prise par l'autorité ecclésiastique vis-à-vis du *Chemin de Croix* de Servaes. M. de Kerckhove fait du reste observer qu'il ne fut jamais question de condamner cette œuvre, mais simplement de lui interdire l'accès des lieux de dévotion et l'exposition aux yeux de croyants encore inaptes à communier en elle avec la ferveur requise.

Avant que l'art mystique de Servaes et de Minne soit reconnu comme le véritable art religieux, il faudra sans doute bien du temps encore et une éducation progressive des mentalités tant des pasteurs que des fidèles.

En attendant, il est consolant de constater que l'élite de la jeunesse, qui commandera l'avenir, s'oriente délibérément dans le sens d'une esthétique qui sert et glorifie Dieu par l'apostolat mystique du Symbole.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Primauté du spirituel⁽¹⁾

Voilà plusieurs mois qu'une crise grave, intéressant quelques-uns des principes essentiels de la religion, et quelques-uns des problèmes les plus urgents de l'heure présente, s'est déclarée parmi les catholiques de France, à propos de l'Action française et des avertissements, puis des condamnations portées à son sujet par le Saint-Siège. Dans une brochure publiée au début de cette crise, nous nous étions proposé d'examiner la pensée politique de Maurras, en signalant à la fois les vérités partielles qu'elle reconnaissait et les dangers qu'elle comportait. Cette brochure se terminait par un appel à l'obéissance filiale, qui, seule, à un moment dont chacun sentait la gravité, pouvait épargner des sanctions plus sévères.

Les faits qui se sont succédé depuis lors, dans un sens tout opposé à ce que l'on pouvait souhaiter, ont grandement modifié et élargi la signification de la crise : il est nécessaire de prendre acte des conclusions apportées au débat par les événements. C'est l'affaire de l'autorité ecclésiastique d'expliquer les motifs et les considérants des condamnations qu'elle prononce, mon dessein n'est nullement d'empêcher sur ce domaine. Si je reviens sur des événements douloureux, c'est pour essayer d'en dégager le sens et la leçon, et surtout de pressentir quelques-unes des conditions du travail positif à poursuivre. Je répète ici ce que je disais dans la brochure dont je viens de parler : pressé par les évidences morales qui s'imposent à moi, je n'interviens que pour rendre témoignage à la vérité, en exposant la pensée d'un observateur impartial ; je n'engage que moi. Je me borne à espérer de mes lecteurs qu'ils consentiront à faire abstraction, pour un moment, des amertumes d'un passé récent, et de toutes les controverses sur des points de détail, afin de considérer les choses sous un aspect universel. Si je pouvais obtenir de quelques esprits ce *silence d'une demi-heure dans le ciel*, dont parle l'Apocalypse, je m'estimerais heureux. J'aperçois dans la crise actuelle de sérieux dangers pour le bien des âmes et pour celui de mon pays, je sais d'autre part que ni la violence de discussions passionnées, ni l'inertie qui laisse les plaies s'envenimer d'elles-mêmes, ne peuvent apporter le moindre remède à de tels maux, qui ne se guérissent que dans la lumière ; c'est avant tout au travail intérieur de ceux qui veulent s'élever, par l'intelligence, au-dessus du temps, que je voudrais, pour ma faible part, coopérer.

C'est avec douleur que je pense à Charles Maurras. Passionné pour l'ordre et pour les grandes lois de l'autorité, nous le voyons maintenant à la tête de catholiques qui résistent aux prescriptions de leur chef spirituel, et frappé par l'autorité suprême qu'en l'intime de lui-même il ne cesse pas d'honorer, mais dont la secrète essence et l'inspiration lui échappent. Si la situation ne se redresse pas, ce qu'il y a de plus haut dans son amour des régulations supérieures ne va-t-il pas se trouver irrémédiablement compromis dans l'esprit de beaucoup des siens, engagés dans l'indiscipline pratique la plus grave ? Son obstination désespérée à maintenir le témoignage rendu par lui à l'ordre romain ne va-t-elle pas, se trouvant jointe à un refus pratique de cet ordre, perdre désormais toute efficacité ? Mon affection pour ce cœur indompté me fait sentir tout le tragique de son destin.

Mais l'amour que j'ai pour le Vicaire du Dieu crucifié me fait sentir aussi la profondeur de ses souffrances à lui, de ses souffrances paternelles. Il a charge du monde entier. S'il frappe, c'est pour le bien des âmes, pour guérir les plaies du troupeau du Christ. Dans la terrible solitude qui l'élève au-dessus de tous les hommes, toutes les douleurs de la chrétienté retentissent en lui ; il agit en pasteur fidèle, il s'expose pour l'amour de nous, pressé par la conscience de ses responsabilités. Dans la foule des chrétiens qu'agitent des sentiments humains de toute sorte, qui pense aux tristesses du Pape, à la grande angoisse qui veille au sommet des tours de l'Eglise ?

(1) Notre collaborateur et ami, M. Jacques Maritain, publié sous ce titre, au *Rosseau d'or*, un livre très important. Après avoir examiné en détail le problème des deux Pouvoirs, et celui de l'obéissance qu'ils impliquent, Maritain passe des principes à l'application. Nous donnons aujourd'hui les passages essentiels de son deuxième chapitre intitulé : « Une crise de l'esprit catholique ». Dans notre prochain numéro, nous publierons un extrait de la troisième partie : « Dieu premier servi »

La condamnation de l'Action française, qui est un groupement politique, non religieux, atteint l'ordre temporel ; mais elle a pour motif et pour objet formel de parer aux dangers d'ordre spirituel (1) que l'Eglise, par la voix du Pape, déclare apercevoir dans ce groupement. Il y a là une répercussion de mesures doctrinales et disciplinaires sur le domaine temporel atteint indirectement, et certes d'une façon moins grave que lorsque le Pape déposait un empereur ou un roi. C'est au nom des intérêts du spirituel que cette condamnation est portée, intérêts dont le Pape seul est le juge suprême. Il est clair que la seule attitude possible au regard de la conscience catholique était d'obéir, quelques sacrifices qu'il en coûtât.

Je ne dis pas que pour beaucoup de ceux qui avaient adhéré à l'Action française, cette obéissance fût facile. Il serait très injuste de nier ou de diminuer la grandeur des souffrances et le poids de l'épreuve qu'elle leur imposait. C'est pour des motifs honorés et désintéressés, la défense de la patrie contre une anarchie corruptrice due au régime des partis, le retour à un ordre politique et national auquel le bien même des âmes semblait intéressé, qu'ils avaient donné leur adhésion à cette école politique. Quelques-uns même ne l'avaient fait que dans l'intention de servir l'Eglise d'une façon qu'ils jugeaient plus efficace, et c'est un dévouement très noble, parfois même un esprit de sacrifice admirable, qu'ils avaient mis à la disposition des chefs de l'Action française. Dans certaines circonstances difficiles, ils avaient loyalement et efficacement servi la cause religieuse. Au leur disait volontiers, ils se disaient quelquefois, qu'ils étaient les meilleurs catholiques de France. En quelques mois ils se virent enveloppés de suspicion. Non seulement, il se trouva alors, comme toujours en pareil cas, des âmes charitables pour verser en toute impartialité « du vinaigre sur leurs plaies », mais encore ils comprenaient mal les motifs de cette suspicion. La lettre de certaines accusations, du moins dans les débuts de l'affaire, semblait leur reprocher des crimes dont ils se sentaient innocents.

Ce qui importe dans l'épreuve, c'est la manière dont elle est supportée. Elle n'est même envoyée — par définition — que pour éprouver les dispositions des cœurs.

Dieu, qui ne tente personne au delà de ses forces, peut mettre tout à coup n'importe quel chrétien en demeure d'agir héroïquement. Il donne alors des grâces proportionnées. Des centaines et des centaines de pauvres paysans chinois, lors de la persécution des Boxers, ont eu soudain à choisir entre le martyre et l'apostasie : ils ont choisi le martyre. Ici, il n'était pas question du martyre, mais seulement d'un sacrifice et d'un acte d'humilité. Pour des esprits qui ne comprenaient pas les raisons de l'intervention pontificale, il se peut que l'obéissance eût quelque chose d'héroïque. Mais on n'a pas tous les jours l'occasion de prouver son amour. On doit remarquer d'autre part que l'action de l'Eglise a été là moins sévère au début que dans d'autres cas ; elle a procédé par mesures successives, et usé de délais que l'esprit d'obéissance pouvait mettre à profit.

« L'on a dit, écrivait le Père Clérissac, qu'il faut savoir souffrir non seulement pour l'Eglise, mais par l'Eglise. S'il y a quelque vérité dans cette parole, c'est que nous avons parfois besoin d'être traités fortement, d'être tenus dans l'ombre, le silence, et toutes les apparences de la disgrâce, et peut-être pour n'avoir pas assez saintement profité des faveurs et des avances de l'Eglise en d'autres temps. » Il ajoutait qu'il ne faut « jamais admettre que nous puissions souffrir par l'Eglise autrement que nous pouvons souffrir par Dieu. »

On me demande : Est-ce donc une obéissance *servile* et *passive* qui était exigée dans le cas dont nous parlons ? — En aucune façon : mais une obéissance surnaturelle, c'est-à-dire *filiale* envers le chef visible du Corps du Christ, et *intelligente*, de cette intelligence que donne l'esprit de foi.

L'obéissance n'impliquait point qu'en donnant au Pape toutes les garanties qu'il pourrait demander pour la sauvegarde de la doctrine et de l'esprit catholiques, et de l'étendue desquelles lui seul était juge, on abdiquât pour cela sa juste liberté en ce qui demeurait d'ordre simplement politique, — et que l'on fût par exemple tenu en conscience de se conformer à toutes les directives temporelles de la diplomatie pontificale, dont il est toujours absurde de mépriser les suggestions, et honteux de

(1) « Péril tant pour l'intégrité de la foi et des mœurs que pour la formation catholique de la jeunesse. » S. S. PIERRE XI, Allocution consistoriale du 20 décembre 1926.

calomnier les desseins, mais dont les initiatives restent soumises par nature aux contingences ordinaires, au jeu des forces politiques.

L'obéissance n'obligeait pas, comme on l'a prétendu, à « appeler blanc ce qu'on voyait noir », par exemple elle n'obligeait pas à souscrire, comme à des formules atteignant vraiment la pensée de chacun, à chacun des termes des deux lettres de S. E. le cardinal Andrieu. Ce qu'elle exigeait essentiellement, c'est la conformité du jugement pratique et de la conduite avec les ordres reçus du Souverain Pontife. Et elle supposait aussi, — ce qui spécifie l'obéissance surnaturelle à l'Eglise du Christ, — la certitude que *même en matière faillible*, et quel que puisse être là le mélange humain dans la présentation extérieure des choses, un pur rayon de l'Esprit qui est toute justice et toute vérité passe en tout acte du Pape imposant un précepte à titre de chef de l'Eglise, autrement dit en tout acte de l'Eglise universelle, quand même au premier abord nous ne saurions pas discerner ce rayon. Alors l'humilité ne tarde pas à découvrir dans la lumière intérieure de Dieu les raisons profondes de ce qui d'abord, dans la lumière extérieure des événements humains, avait pu être ressenti comme insuffisamment fondé.

En obéissant, on ne cédait pas aux desseins de tel ou tel adversaire sans mandat, mais bien aux volontés du Pape agissant dans la plénitude de ses pouvoirs. Toujours il y a eu et il y aura des compétitions humaines, et dont toujours on exagérera l'importance au regard des éléments divins qui prévalent dans la conduite de l'Eglise. Des têtes loyales se sont troublées parce qu'elles confondaient les ordres de l'Eglise et du Pape avec les espérances de certains ennemis politiques désireux d'exploiter la situation. Pareil trouble est signe d'une grande myopie.

Ainsi l'Action française avait rencontré sur son chemin la pierre qui sauve ou qui fait trébucher : un choix à faire où il fallait que primât nettement l'esprit surnaturel. Ce choix a été fait du mauvais côté. On s'en étonne moins si l'on tient compte de ce principe qu'une communauté, comme telle, ne peut jamais davantage que ne peut son chef. Or, le chef ici étant lui-même incroyant, se regardait comme tenu en conscience de se récuser. Au moment le plus grave de sa destinée, la communauté politique d'Action française se trouvait ainsi privée de ces décisions suprêmes que seul peut prendre le chef dans sa solitude devant Dieu. Elle était livrée à elle-même; et quelle que fût la profondeur des sentiments religieux de beaucoup de ses membres individuellement pris, — *comme communauté* elle n'avait pas de ressort d'action plus élevé que l'esprit qu'elle tenait de son chef.

Nous sommes ici au noeud du drame. Nous voyons pourquoi l'Eglise a toujours regardé comme un péril infiniment redoutable qu'une nation chrétienne fût gouvernée par un roi infidèle. On a vivement et âprement réclamé de l'Eglise qu'elle donnât les raisons de sa sévérité contre l'Action française. Une seule suffisait, et reste à mon avis la plus profonde : l'Action française groupait un grand nombre de catholiques, notamment une partie considérable de la jeunesse, en une communauté politique (je ne dis pas religieuse ou philosophique, je dis politique), placée comme telle sous le principat intellectuel absolu d'un chef incroyant. Un tel cas était entièrement différent de celui d'une simple collaboration avec des non-catholiques. Il posait la question du chef. Quelque scrupule que mit Charles Maurras à ne pas communiquer à ses amis et disciples ses propres conceptions dans l'ordre philosophique et religieux, — il importe de lui rendre ce témoignage, et c'est, au contraire, de leur fidélité ou de leur retour à la religion qu'il se réjouissait et s'honorait le plus, — un danger d'ordre plus subtil demeurait. Non seulement une diffusion de l'erreur risquait de se produire malgré tout, par mode d'influences impondérables, dans cet ordre réservé des conceptions philosophiques ou religieuses; mais surtout, dans l'ordre même de la science et de la pratique de la bonne conduite de la cité, — s'il est vrai qu'une juste et complète idée de l'Etat et de l'autorité civile reconnaît nécessairement à leur principe la loi de Dieu auteur de l'ordre naturel et les droits du Rédempteur (1); s'il est vrai, par suite, qu'une science politique complète est d'ordre non seulement philosophique mais théologique, et qu'il n'y a, purement et simplement, de bonne politique qu'une politique chrétienne, — il était à craindre que dans une communauté politique conduite par un chef incroyant, les déficiences dont souffrait celui-ci ne

se communiquassent au corps de la communauté, de manière à y altérer le sens chrétien, et qu'ainsi une manière non catholique, ou catholique diminuée, de juger les choses de la cité ne se développât dans ce corps politique insensiblement et à son insu. Il s'agit là de quelque chose de beaucoup plus subtil que d'une erreur doctrinale ordinaire, il s'agit d'un esprit. Il arrive en pareil cas que l'Eglise, « qui possède éminemment la grâce appelée par saint Paul le discernement des esprits », sente comme par un instinct maternel la présence d'un esprit qui n'est pas celui de son Maître, et réagisse alors contre lui avec cette sorte d'inquiétude passionnée des mères quand elles luttent contre un péril obscur et diffus. Elles exigent alors d'autant plus impérieusement de leurs enfants qu'ils se fient à elles, qu'elles les voient moins en état de comprendre eux-mêmes, tant qu'ils sont dominés par cet esprit, les motifs d'une telle inquiétude.

La condamnation de l'Action française n'atteint en aucune façon, cela est bien évident, les catholiques qui, dans leur recherche du bien de la cité terrestre, estiment que le rétablissement de la monarchie, ou une politique « de droite », sont les meilleurs moyens de procurer celui-ci. Pratiquement, cependant, leur situation est douloureuse, parce que le parti auquel ils adhéraient, ne trouvant pas le moyen de s'adapter aux exigences de l'Eglise, s'est mis hors de l'obéissance. De là une période plus ou moins longue d'affaiblissement et de trouble, dont il ne nous appartient pas (quelques souhaits que nous formions pour une solution pacifique) de prévoir l'issue, car nous nous abstenons de pénétrer dans le domaine de la politique pratique.

Mais si la situation politique consécutive à la condamnation de l'Action française reste en dehors de la compétence d'un philosophe, la situation des esprits l'intéresse et le préoccupe. Une chose apparaît tout d'abord à ce point de vue. De toutes les tentatives d'action qui pourraient augmenter le trouble et aigrir les passions, sans avoir chance de réussir dans le pays, chacun sent l'amertume et le danger. C'est par un travail en profondeur que le réajustement doit se faire, c'est une sorte d'examen de conscience intellectuel et moral qui est d'abord requis.

Il est clair qu'en frappant les erreurs et les déviations qu'elle discerne dans une doctrine ou dans un mouvement, l'Eglise ne veut pas condamner ce qui peut se trouver là de bon. Tout ce qu'il y a de juste et de fondé dans les conceptions politiques qui, empiriquement et partiellement retrouvées par Maurras, se rattachent à Joseph de Maistre, à Bonald, à Bossuet, à saint Thomas d'Aquin, demeure intact. Pour les esprits qui regardent comme décidément convaincus de mensonge l'idéologie révolutionnaire, la religion du progrès nécessaire, et tous les mythes rousseauistes dont le monde a cru vivre, — mythe de la Bonté naturelle, du Démocratisme (1), de la Volonté générale et de la Loi expression du nombre, de la liberté de chacun comme supérieure à la vérité et à la justice, de l'Etat comme pourvoyeur amoral du bien-être matériel, et comme souveraineté laïque absolue et illimitée, de la Nation ou de l'Humanité comme incarnation d'un Dieu immanent, etc., — il ne saurait être question de revenir en arrière, d'accorder quoi que ce soit à ces idées fausses et essentiellement surannées. Mais il s'agit d'aller plus avant et plus haut dans le mouvement qui éloigne d'elles. Il n'est de salut qu'en la vérité intégrale. Une politique chrétienne ne peut se soutenir sans ses principes philosophiques et théologiques, doit avoir une notion complète de la réalité politique elle-même, avec tout ce que celle-ci implique de valeurs morales, de rapports de justice, de responsabilités, véritablement religieuses en leur source, dans l'ordre familial comme dans l'ordre social; elle doit comprendre que les faux dogmes libéraux, si efficacement combattus par Maurras sur le plan de l'expérience immédiate, ne consistent pas seulement à nier la sujétion de l'individu au tout politique, mais aussi et d'abord la sujétion de l'homme à Dieu dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, selon le grand mot de Cajetan, qui semble résumer d'avance toute la doctrine de Léon XIII sur le libéralisme : « Que ce soit par rapport à la félicité naturelle, privée ou politique, que ce soit par rapport à la félicité surnaturelle, l'homme est toujours soumis (à quelque autorité supérieure) » (90); bref et pour parler en image, une politique chrétienne doit choisir

(1) Cf. LÉON XIII, encyclique *Immortale Dei*,

(1) C'est-à-dire du peuple détenteur perpétuel et unique détenteur légitime de la souveraineté. (Cf. nos *Trois Réformateurs*, chap. III.)

son *analogué* historique (1), non dans le siècle de Louis XIV, où tant d'orgueil de la vie pourrissait parmi tant d'éclat, mais dans la civilisation théologique du moyen âge. A cette condition seulement, on pourra dépasser la zone où contre le naturalisme de liberté d'un Spinoza, d'un Rousseau ou d'un Kant, c'est un autre naturalisme qu'on risque de faire valoir, le naturalisme d'autorité d'un Hobbes ou d'un Mandeville.

Beaucoup de ceux qui du mouvement d'Action française retenaient presque exclusivement, par une sorte d'abstraction, les redressements intellectuels opérés par Maurras dans l'ordre de la pensée politique, espéraient que le vaste travail provoqué par lui dans les esprits serait peu à peu surélevé et transfiguré sous les influences de la grâce, de façon que par une sorte d'évolution organique, la forme imparfaite et comme végétative du pur empirisme cédât à la fin la place à l'âme spirituelle de la métaphysique et de la théologie. Cette espérance reposait sur une appréciation trop optimiste, les événements l'ont montré.

Il reste que fût-ce dans une crise très douloureuse, et quand même ces choses ne seraient d'abord comprises que d'un petit nombre, les vérités reconnues par la critique de l'idéologie libérale et révolutionnaire doivent être délivrées dans une synthèse plus haute, que la simple idée nationaliste ne saurait assurer. C'est pour faire face à une situation historique très particulière, à des circonstances et à des périls d'ordre très local et très momentané, et par réaction contre certains dangers pressants, que ce mot a été inventé chez nous, et a rallié bien des cœurs. Aujourd'hui, ce qui exprime le mieux les aspirations profondes de l'être humain dans sa lutte contre la mort, ce n'est pas seulement le mot *nationalisme*, c'est aussi, et d'abord, le mot *universalisme*. Et il n'y a pas d'autre universalisme authentique et véritablement supranational que le catholicisme. Les esprits ne peuvent se réajuster aux besoins présents du monde qu'en s'ajustant à l'absolu catholique. En même temps que leur vue s'élève ainsi, elle s'élargit.

Les hommes de ce temps sont appelés à une restauration intégrale des valeurs chrétiennes, à une universelle réinvention de l'ordre. C'est toute la barbarie du monde naturaliste et athée, — capitaliste ou communiste, — qu'ils doivent rejeter de leur pensée : non seulement dans le domaine politique, mais dans le domaine économique et social, corrompu par le régime de la fécondité de l'argent, mais dans le domaine des relations internationales, mais, et avant tout, dans le domaine de la vie intellectuelle et de la vie religieuse. Il n'y a pas d'ordre véritable et complet de la vie humaine sans le primat de la grâce et de la charité, puisque tout ordre pratique suppose la rectification de la volonté par rapport à ses fins, et donc la précellence de l'amour du Bien suprême. Si la paix est *l'ouvrage de la justice* (1), et si la charité suppose la justice, cependant, — et c'est une loi fondamentale de la cité et de la vie, — « la paix véritable et authentique relève de la charité plus encore que de la justice; le rôle de la justice étant d'écarter les obstacles à la paix, comme les injustices, les dommages, la paix étant proprement et particulièrement une mise en œuvre de la charité » (2). Voilà ce que chacun sent confusément aujourd'hui. Mais si l'union des cœurs à laquelle on aspire ne se réalise pas en la charité théologale, qui consiste à aimer, d'un même amour, Dieu pour lui-même et l'homme pour Dieu, la désillusion sera amère. Cet amour véritable s'enracine dans la foi, qui présuppose elle-même la raison. Le catholicisme seul, — et entre tous ses docteurs le *Docteur commun de l'Eglise*, — fait comprendre à l'homme que le primat absolu de la charité ne contrarie pas la raison mais la suppose; que la raison demeure toujours « le premier principe des actes humains » (3), mais comme impliquant dans l'appétit le droit amour de la fin dernière, et comme éclairée elle-même par la foi et par les dons infus. Ne nous y trompons pas, c'est comme une défense vigilante, inflexible, de la charité elle-même, qui est la vie de sa vie, et sa raison d'être éternelle, qu'ap-

paraît l'action de l'Eglise depuis vingt-cinq ans : elle la défend dans le cœur de ses enfants, à la fois contre les influences de la haine et contre celles du faux amour; contre le durcissement dû au culte naturaliste de la race ou de la nation, et contre la déliquescence due au culte naturaliste de l'humanité, et à la corruption moderniste de la raison et de la foi : car la foi théologique est la racine de toute la vie surnaturelle, et du divin amour. En vérité, l'ordre auquel nous tendons est à base d'intelligence et à fin de charité, nous le voyons tout à la fois suspendu à l'amour surnaturel et appuyé sur la raison baptisée.

En ce qui concerne la France, il importe de se rappeler tout ce que sa vocation implique de fidélité à la grâce, tout ce qu'il y a de biens sacrés investis dans le patrimoine et la destinée d'une nation chrétienne. Sauver une nation chrétienne n'est pas une opération quelconque, exige la reconnaissance de l'ordre surnaturel et l'emploi de moyens proportionnés, surélevés dans l'usage qu'on en fait par les vertus d'en haut. Car les moyens doivent être en proportion avec la fin, axiome très simple négligé de nos jours par beaucoup, qui demandent à une activité toute naturelle aussi intense que possible le moyen d'atteindre une fin où l'ordre surnaturel est impliqué. C'est Dieu qui conduit l'histoire, chacun n'a mission que de préparer les voies selon la mesure de ses forces, et d'abord en élevant son intelligence et son cœur à la hauteur de l'entière vérité.

Jacques MARITAIN.

Logique et... tennis

Mettez-en doute le progrès intellectuel attribué à la Réforme et au monde moderne, et vous ne manquerez pas de provoquer une polémique fort confuse, véritable enchevêtrement terminologique.

A prendre les choses en gros, l'opposition se ramène à ceci par progrès, par croissance, les adversaires entendent une aggravation de l'enchevêtrement tandis que pour nous le progrès de la pensée marque un démelage de l'enchevêtrement.

Pour nous, un simple bout de corde mais uni, sans nœuds, non emmêlé, vaut davantage que des forêts de pur embrouillamini. Qu'il y ait plus de sujets dont on parle, plus de mots employés et par plus de gens, plus de livres lus et plus d'auteurs cités, qu'importe tout cela si on emploie les mots à contre-sens, si on se trompe sur les sujets, si on invoque les autorités à tort et à travers, le tout pour aboutir finalement à des résultats erronés!

Un paysan qui se contente de dire : « J'ai cinq pores, si j'en tue un il m'en restera quatre », pense évidemment de façon fort simple et très élémentaire; n'empêche qu'il raisonne aussi clairement et aussi correctement qu'Aristote ou Euclide. Mais imaginez ce bon paysan lisant ou parcourant des journaux et des livres scientifiques populaires, supposez-le se mettant à donner le nom de Terre à l'un de ses cochons, celui de Capital à un autre, celui d'Exportation à un troisième pour en fin de compte croire avoir découvert que plus il tuera de porcs plus il sera riche, ou encore que chaque truie qui met bas diminue le nombre de pores dans le monde, vous devrez bien conclure que la terminologie économique apprise par ce paysan n'a servi qu'à l'égarer dans le fouillis des illusions économiques. Que s'il s'en était tenu au dogme divin qu'un porc est un porc, il se fut évité pareille mésaventure.

Un progrès intellectuel de cette qualité ne nous tente aucunement et voilà pourquoi, et en quel sens, nous préférons un paysan ignorant à un pédant instruit. Non pas que nous préférons l'ignorance à l'instruction, ni la barbarie à la culture. Mais nous

(1) C'est bien d'une analogie, et seulement d'une analogie que nous parlons ici. Nous savons que le temps est irréversible. Il s'agit d'une correspondance spirituelle, non d'une copie littéraire. Il ne s'agit pas de revenir matériellement au moyen âge, mais de s'inspirer de ses principes.

(1) ISAÏE, XXXII, 17.

(2) Encyclique *Ubi Arcano Dei*. — Pie XI rappelle ici, comme il l'indique explicitement quelques lignes auparavant, le texte suivant de saint Thomas : « Pax est opus justitiæ indirecte, in quantum scilicet removet prohibens; sed est opus charitatis directe; quia secundum propriam rationem charitas pacem causat: est enim amor vis unitiva, ut Dionysius dicit (*De Div. Nom.*, cap. 4): pax autem est unio appetitivorum inclinationum. » *Sum. theol.*, II-II, 29, 3, ad 3.

(3) SAINT THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.*, I-II, 58, 2.

pensons qu'un bout, même court, de chaîne intellectuelle logique et non emmêlée est supérieure à une chaîne interminable mais interminablement enchevêtrée. Nos préférences vont à l'homme qui additionne correctement plutôt qu'à celui qui divise erronément.

Ces réflexions nous viennent en pensant à ce que j'appellerai la culture journalistique et la façon courante et ordinaire de discuter. L'homme moderne ne sait pas comment commencer à penser. Non seulement sa pensée usuelle est-elle de troisième ou de quatrième main, mais cette pensée part toujours aux trois quarts environ du chemin à parcourir. Les gens ignorent l'origine de leurs idées. Ils ne savent pas ce qu'impliquent les mots qu'ils emploient. Ils interviennent à la fin de toute controverse ne sachant rien des débuts, rien de ce dont il s'agit en vérité. Ils adoptent constamment et acceptent certains absolus qui, si on les définissait correctement, étonneraient ceux-là même qui s'en servent tout le temps et leur sembleraient, même à eux, non plus des absolus mais des absurdités. Penser de la sorte est penser dans un fouillis, continuer à penser ainsi est aggraver l'embrouillement.

* * *

Je lisais dernièrement un article de cet admirable Mr Tilden, le grand joueur de tennis, dans lequel l'auteur examinait les torts du tennis anglais. « Seuls des réformes fondamentales peuvent sauver le tennis anglais », écrivait-il, et il expliquait sa pensée. Les Anglais ont, semble-t-il, une façon fantaisiste et peu naturelle de considérer le tennis comme un jeu, une chose dont on jouit. Mr Tilden admet que cette conception a fait partie d'une espèce d'esprit d'amateur en toutes choses, esprit qui — comme il le note fort bien — est un trait de notre caractère national. Mais tout cela fait obstacle à ce qu'il appelle le salut du tennis anglais, d'autres parleraient en l'occurrence de perfection ou de professionnalisation.

J'ai pris cet exemple — entre cent autres qu'offrent constamment les journaux — comme un cas typique car il s'agit ici des idées d'un esprit distingué sur un sujet qu'il connaît parfaitement.

Mais ce que cet esprit ne connaît pas, ce sont les choses qu'il suppose connues. Il possède son sujet à fond et pourtant il ne sait pas ce dont il parle parce qu'il ignore ce qu'il accepte comme acquis. La relation des moyens et des fins, des axiomes et des inférences, lui échappe et cela dans sa propre philosophie. Et sans doute serait-il plus surpris, et même plus légitimement indigné que personne si je lui disais que les premiers principes de sa philosophie peuvent s'énoncer ainsi :

1^o Il y a dans la nature des choses un certain Etre absolu et divin qui a nom Mr Tennis;

2^o Tous les hommes existent pour le service et le plaisir de ce Mr Tennis, sont tenus de tendre à ses perfections et d'accomplir sa volonté;

3^o A ce devoir suprême, ils doivent soumettre leur désir naturel de jouir en cette vie;

4^o Le service de Mr Tennis passe avant tout, les hommes doivent l'aimer plus passionnément que la tradition patriotique, que la préservation de leur type national propre et de leur culture nationale, sans même parler de leur vertus nationales.

Voilà bien le credo développé par Mr Tilden sans être défini. Notre seul moyen de sauver le jeu de tennis serait donc d'empêcher qu'il fut un jeu. Le seul moyen de sauver le tennis anglais est de l'empêcher d'être anglais. De pareils penseurs semblent ne pas se douter du tout que, peut-être, certaines gens aiment le tennis parce qu'il est anglais et en jouissent parce qu'il est un jeu. Pour eux, la chose implique un certain idéal abstrait

et divin auquel tout le monde a le devoir de s'élever au prix de n'importe quels sacrifices de plaisirs ou de préférences.

Quand les chrétiens disent pareille chose au sujet des sacrifices demandés par la cause du Christ, leur doctrine sonne dur. Mais quand des joueurs de tennis l'affirment à propos de sacrifices à faire au Tennis, leurs dires paraissent tout naturels dans la confusion de la pensée moderne. Personne ne remarque qu'une sorte de sacrifice humain est offert à une sorte de nouveau dieu anonyme.

* * *

Aux beaux jours du rationalisme victorien, il était d'usage de railler saint Thomas d'Aquin et les théologiens médiévaux. Une certaine plaisanterie surtout était bien portée et resservie à satiété, celle de l'homme qui discute la question de savoir combien d'anges peuvent danser sur la pointe d'une aiguille.

Les « victoriens » confortables et commerciaux, avec leur argent et leurs marchandises, eussent bien fait de percevoir la pointe de la dite aiguille, n'eût-ce même été que l'autre bout. Il eût été salutaire pour leurs âmes de rechercher cette aiguille non pas dans la botte de foin de la métaphysique médiévale, mais dans l'étui à aiguilles de leur bible de poche favorite. Il eût mieux valu pour eux de méditer, non pas sur le nombre d'anges pouvant danser sur la pointe d'une aiguille, mais sur le nombre de chameaux pouvant passer par le trou...

Mais cette curieuse plaisanterie suggère un autre commentaire plus approprié à notre sujet. Si le mystique médiéval s'est jamais avisé de parler d'anges se tenant sur une aiguille, il ne lui est tout de même pas arrivé d'en parler comme s'il s'agissait là du but des anges, comme si Dieu avait créé les Anges, les Archanges, les Trônes, les Vertus et les Dominations uniquement pour habiller et décorer l'indécente nudité d'une pointe d'aiguille! Pourtant c'est bien de cette façon que raisonne le rationaliste moderne.

Le mystique médiéval n'eût même pas dit que la fin de l'aiguille était d'offrir un point d'appui aux anges. Il eût été le premier à affirmer qu'une aiguille existe pour fabriquer des vêtements aux hommes. Car les mystiques médiévaux, dans leur voie obscure et transcendante, prenaient grand intérêt aux vraies raisons des choses et à la distinction entre les moyens et la fin. Ils désiraient connaître la véritable destination des êtres et la dépendance d'une idée vis-à-vis de telle autre. Sans doute, n'auraient-ils pas manqué de suggérer cette possibilité paradoxale — que tant de journalistes semblent avoir oubliée — que le tennis est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le tennis.

En prétendant qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que le monde moderne tolérât davantage les anciennes méthodes syllogistiques des scolastiques, les modernistes étaient particulièrement mal inspirés. Ils proposaient la destruction de l'instrument médiéval dont le monde moderne a le plus pressant besoin. On peut invoquer de bonnes raisons pour prétendre que le renouveau dans l'architecture gothique fut sentimental et vain, que le mouvement préraphaélite ne fut qu'un épisode excentrique dans l'histoire de l'art, que l'emploi du mot « gilde » pour toutes espèces d'institutions sociales fut affecté et artificiel, que le féodalisme de la jeune Angleterre fut très différent de celui de la vieille Angleterre. Mais la logique médiévale, méthode de déduction nette et serrée, avec ses exigences quant à la définition des postulats et à la rigueur des réponses aux questions posées, manque grandement à notre société déformée par les journaux. Elle en a besoin comme l'empoisonné a besoin de contrepoison.

J'ai pris le cas du tennis parmi cent autres cas qui surgissent à chaque instant. Et comme le tennis, pareil en cela à tout autre

bon jeu, se joue avec la tête autant qu'avec les mains, j'estime hautement souhaitable qu'il soit, à l'occasion, discuté aussi intelligemment qu'il est joué.

G.-K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais)

Dans le van du Vanneur

(Suite)

II

Une demi-heure plus tard, il était encore immobile dans son fauteuil.

Il avait eu le temps de réfléchir et de se calmer, et la honte de sa violence s'était doucement effacée. Bien entendu, il allait faire tout à l'heure à Mary de nouvelles excuses. Il entrerait la voir avant d'aller se coucher.

Cette attitude d'esprit dont il se rapprochait depuis trois ou quatre mois s'était donc encore développée en lui : ce tour solide et raisonnable qui avait toujours été le sien jusqu'à l'événement de l'été dernier.

Il ralluma sa pipe, étira ses jambes et se mit à passer les choses en revue.

Il y avait eu d'abord sa mort apparente et son retour à la vie. C'était extraordinaire, mais, après tout, il était déjà arrivé des choses analogues. Cette singulière vision qu'il avait eue du médecin et de Sarah marchant sur l'herbe, cette impression encore plus singulière (mais faisant naturellement partie du même ensemble) qu'il avait eu conscience de la réalité d'un monde spirituel, et tout le reste! Eh bien! ce n'était que le délire de sa maladie qui avait persisté à un degré inusité. Tout cela venait du « moi subjectif ». (Il était satisfait de cette phrase; il avait lu un petit article dans une revue chez les Lennox sur ce sujet.) Naturellement, c'était cela; c'était évident. Les gens qui meurent n'en reviennent pas. Il n'était donc pas mort.

La coïncidence de la prière de Mary? Il en eut raison du premier coup. Au lit de mort de quel mari une femme n'avait-elle pas prié ainsi? Et le mari ressuscitait-il toujours? Alors?

Combien de temps l'impression avait-elle duré? Dans toute son acuité, seulement quelques jours. Il se rappelait avoir dit à Mary qu'il devait agir tout de suite, qu'il ne devait pas laisser l'impression de se perdre. C'était peu après. Ce devait donc être vers ce moment-là que l'impression avait commencé à s'effacer — exactement comme on pouvait s'y attendre. Avec la convalescence, la raison était revenue.

Pourquoi donc avait-il continué à agir comme si la chose lui semblait encore réelle?

Il tirait pensivement sur sa pipe, essayant de s'analyser lui-même. Ce n'était pas très facile, mais il commençait à y voir clair. Sa petite scène avec Mary lui avait admirablement ouvert l'esprit. Il était maintenant capable de regarder en arrière et de se critiquer. Jusque-là, en dépit de ses efforts, il n'était pas parvenu à se dissocier de son passé.

Pour quelle raison l'avait-il donc fait? Oui, il comprenait. Il avait encore eu peur que la chose ne fût vraie; sa volonté avait pour ainsi dire conservé la vitesse acquise après que la première impulsion eut cessé. L'effort même de la construction du couvent avait été soutenu par cette vitesse acquise. Il avait agi plutôt par superstition, se rappelant l'émotion qu'il ne ressentait plus.

Certains petits faits commençaient à se détacher nettement et leur signification, inaperçue sur le moment, devenait évidente.

D'abord, cette pipe qu'il avait touchée le soir de l'arrivée des sœurs. C'est dire qu'il avait tendu sa volonté jusqu'à ce but et que, le but atteint, une détente avait immédiatement suivi. Comme c'était naturel!

Il y avait ensuite l'arrivée du nouveau cheval et la petite scène du passage de la chasse à courre. La lutte avait été rude — en réalité, c'était la première. Il était venu à bout de la tentation. Mais cela montrait seulement combien il était morbide de prendre au sérieux la différence qu'il peut y avoir entre chevaucher seul ou derrière une meute.

Puis venait l'incident de la chasse. Celui-là avait beaucoup compté pour lui, — beaucoup plus qu'il ne l'avait cru sur le moment — et avait impliqué une vraie rupture... Il souriait, dans son bon sens retrouvé, en se rappelant l'impression de faute avec laquelle il avait tué son premier lapin ce jour-là, la gêne que lui causait la présence de Mary. (Comme il avait mal tiré, aussi!)

Et maintenant, c'était la catastrophe finale, c'est-à-dire son retour au bon sens.

Qu'est-ce qui avait amené cette catastrophe, à laquelle ces autres incidents avaient été autant de préludes?

D'abord, il y avait eu son séjour chez les Lennox. C'était la première fois qu'il s'était éloigné de la maison — éloigné, par conséquent, de la puissance des associations d'idées — et c'avait été pour lui une curieuse révélation, ou plutôt un rappel de ce qu'était la vie réelle des hommes. Les Lennox étaient-ils catholiques? Oh! oui... Algy avait été au collège avec lui. Algy et sa femme faisaient presque toujours leurs Pâques. Ils avaient aussi fait bâtir une maison pour le prêtre. (Ceci lui rappelait qu'il faudrait bien réintégrer le Père Banting au village d'une façon ou d'une autre. L'arrangement actuel ne pouvait pas durer.) Pourtant les Lennox étaient des gens comme tout le monde. On pouvait passer des semaines avec eux sans songer qu'ils étaient catholiques! C'était la bonne manière. La religion devait être soigneusement tenue à l'arrière-plan. Bien sûr, elle était vraie d'une certaine façon, mais...

Puis il y avait eu la conversation chez les Lennox. Ces « ânes bâtés » ainsi qu'il venait de les qualifier, avaient commencé par le blaguer un peu jusqu'au moment où ils s'étaient aperçus que cela ne lui plaisait pas. Alors ils s'étaient arrêtés. Il en avait été un peu vexé. Et puis Algy lui avait parlé raisonnablement après l'arrivée de cette lettre.

Le lettre elle-même avait beaucoup fait. (Il la lissa sur son genou et y jeta un coup d'œil.) Comme elle était sensée et virile — une vraie lettre d'affaires. Elle était de ce cher vieux Dick. Dick faisait une allusion très courtoise à certains bruits qui lui étaient parvenus, d'après lesquels Jack aurait renoncé au cricket, mais il refusait d'y croire. Jack ne pouvait pas être si bête que ça disait la lettre.

La proposition venait ensuite.

Que tout cela avait été stupide! Pourquoi diable un catholique ne jouerait-il pas au cricket? L'Eglise permettait bien certaines distractions que d'autres jugeaient dangereuses, comme les courses. Quel âne insensé il avait été! Mary elle-même s'était moquée de lui! Le Père Banting avait aussi fait nettement allusion au fanatisme et l'avait même engagé à continuer à faire des sports.

Mais la démarche de Mary venait de porter le dernier coup.

Jack croisa les jambes, vida sa pipe dans un cendrier et s'installa commodément.

Il n'avait pas répondu à cette lettre! Pourquoi? Il lui avait semblé plus correct d'en parler d'abord à Mary, naturellement. C'est pourquoi il avait la lettre dans sa poche. Mais avant qu'il ait pu placer un mot, cette scène stupide était survenue. Il s'était conduit comme une brute. (Oui, il fallait aller chez Mary lui faire des excuses complètes. Mary comprendrait certainement. Elle était si raisonnable, ou du moins, elle l'avait été.)

Elle ne pensait naturellement pas ce qu'elle venait de dire. Ce n'était qu'un état d'esprit un peu morbide, résultant de ce qu'elle avait vu Jack faire continuellement ses prières.

Oui, c'était cela. C'était de sa faute; il avait agi comme un sot. Il allait le lui dire, et tout irait bien de nouveau.

C'était le brusque consentement de Mary qui avait causé cette querelle à l'improviste alors qu'il était déjà de très mauvaise humeur.

La lettre tomba de son genou et il la ramassa. Oui, il fallait y répondre avant de se coucher. Cela trancherait la question.

Demain, la messe? Non, il était trop fatigué. En outre, ce n'était pas dimanche. Vraiment, cette messe quotidienne était une exagération absurde. Non, il irait le dimanche, naturellement. Il devait donner l'exemple. Et peut-être le jeudi. Bon, il y repenserait. Cela ne pressait pas. C'était aujourd'hui lundi.

Cette lettre? Oh! oui, il allait y répondre.

Il se leva, la lettre à la main, et alla vers la table à écrire, près de la fenêtre. Mais il hésita encore. Il posa la lettre devant lui et resta à la considérer. Pourquoi, pour quelle raison hésitait-il donc? Pourquoi diable un catholique ne jouerait-il pas au cricket dans l'Afrique du Sud?

Il leva pensivement les yeux vers la fenêtre. Oui, c'était bien; les fenêtres étaient grandes ouvertes. Quelle nuit divine!

Il s'accouda et regarda au dehors.

La nuit immense s'étendait devant lui, mystérieuse et infinie. Le monde paraissait en paix. Le parc se fondait dans l'obscurité, assombrie çà et là par les bouquets d'arbres. Pas une lumière ne brillait au village. Il devait se faire tard. Et là-haut, s'approfondissait ce golfe d'étoiles immense et vigilant dont un vaste segment, coupé au-dessus de sa tête par le linteau, s'arc-boutait en face au sommet des collines, de l'autre côté de la vallée. Autour de lui montaient les parfums de la terre et des fleurs assoupies, à ses oreilles le silence de la campagne anglaise la nuit, aussi familier et vivant que le sommeil d'un enfant. Tout cela lui semblait amical mais plein de secrets et solennel. Une sorte de mémoire, comme un écho lointain, lui revint de ses rêves de l'année passée, quand il avait cru mourir, des pelouses de sa vieille maison, de la gavotte, de ses parents, de la rivière aux herbes aquatiques, et du reste. Il y avait beaucoup de rapport entre l'émotion de ces souvenirs et celle de cette nuit solennelle. Mais il y pensait avec un mépris presque complet.

Il resta là une bonne minute, regardant, sentant, écoutant et hésitant.

Puis il se retourna brusquement et s'assit à sa table à écrire.

CHAPITRE XII

I

Il y eut de nouveau un peu d'animation au village, comme pour l'arrivée des sœurs, quand on sut que lady Sarah et son mari devaient passer une quinzaine au château. On avait appris les événements des mois précédents, avec ce raffinement de détails dont se parent les secrets qui viennent à se découvrir.

On savait d'abord que la maison de lady Carberry — ou plutôt de Sarah — avait été louée pour deux ans et que la maîtresse de céans voyageait à l'étranger. Puis, — coup de tonnerre! — la nouvelle du mariage en octobre, six mois à peine après la mort de la vieille dame. On ne connaissait Mr Fakenham que comme une silhouette bien habillée qui traversait parfois le village avec sa canne à pêche; mais on savait que c'était un ami de longue date et qu'il était venu en vacances chez Sa Seigneurie plusieurs années consécutives. En somme, on approuvait ce mariage, surtout si l'on considérait que la seule tante qui restât à lady Sarah, celle avec qui elle était partie en voyage, était morte à son tour en août, et que la jeune fille n'avait pas d'autres parents au monde. Un mari était ce qu'il y avait de mieux pour elle dans ces conditions.

Donc, cette fois encore, au déclin d'un après-midi de la fin de novembre, un petit groupe était rassemblé à la grille d'entrée pour voir passer la voiture; et on pensait que ce serait une agréable distraction pour Mrs Weston, bien seule en ce moment par suite du voyage de son mari dans l'Afrique du Sud.

Sarah elle-même se sentait fort aise, tandis que la voiture l'emmenait vers le château. Elle venait de passer un mois délicieux, très calme, avec son mari dans le pays de Galles — ce mari dont elle tirait encore un orgueil considérable. C'était vraiment un homme très intelligent; il avait très bon air, et maintenant qu'il avait donné sa démission au ministère de l'Intérieur, il était libre d'aller et de venir avec elle comme il lui plaisait. Il avait été un peu souffrant; la routine du ministère éprouvait beaucoup ses nerfs, et le fait qu'il n'avait plus aucune raison terrestre de continuer à travailler l'avait décidé. Il lui avait dit, dans un élan de confiance qu'un homme raffiné ne manquait jamais d'occupation en ce monde, et il avait recommencé à collectionner des premières éditions. Ils avaient devant eux une vie très agréable. Pour le moment, leur maison de Manningham était louée, mais en attendant, ils allaient en louer eux-mêmes une autre; ils devaient partager leur temps entre la ville et la campagne; ils allaient beaucoup s'amuser à ne rien faire de particulier.

— Ma chérie, dit Sarah en sautant au cou de Mary, dans le hall.

La première préoccupation de Sarah, quand elles se retrouvèrent seules, dans le petit salon, fut de toucher un mot de la difficulté

qu'il y avait à s'habiller convenablement lorsqu'on était à la fois jeune mariée et orpheline de fraîche date.

J'ai oublié comment M^{me} Valérie avait résolu le problème, mais Mary assura Sarah qu'il avait été résolu de façon satisfaisante et lui dit, en d'autres termes, que son aspect ne manquait d'égards ni à la morte, ni au vivant.

Tout allait donc bien, et Sarah commença à s'occuper de son amie.

— Et vous, chérie, comment allez-vous? Je vous trouve un peu pâle.

Mary dit qu'elle allait très bien.

— Et Mr Jack? Est-il arrivé au Cap? Ne vous trouvez-vous pas terriblement seule?

— J'ai reçu un câblogramme hier, dit Mary. Il commencera à jouer la semaine prochaine.

Il y eut ici une petite pause.

Sarah avait écrit pour demander l'explication de la phrase très courte par laquelle Mary l'avait informée des nouveaux projets de Jack, mais elle n'avait pas reçu de réponse. Elle était décidée à en avoir une maintenant, mais ne savait pas très bien comment aborder la question. Elle rejeta sa fourrure un peu en arrière et se pencha, les mains tendues vers le feu. L'anneau de mariage y brillait.

— Vous me raconterez un jour l'histoire de Mr Jack, n'est-ce pas, chérie? Je ne comprends pas très bien...

— Il n'y a vraiment rien à raconter, dit tranquillement Mary, que ce que je vous ai dit. Jack a changé d'idée au sujet du cricket et il est allé jouer dans l'Afrique du Sud.

— C'est ce que vous désiriez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et... et c'est très bien?

— Oui, très bien.

— Vraiment très bien?

Mary fit un signe d'assentiment.

Oui, tout était dit pour le moment. Sarah elle-même comprit que cela ne servirait à rien d'insister. Mais tandis qu'elles paraient sur tous les sujets prévus : Jim, le mariage, la Suisse, etc... Sarah observait de toutes ses forces. L'impression qu'elle éprouvait ne pouvait s'exprimer par des mots; mais elle pressentait assez nettement qu'il était arrivé quelque chose. Mary paraissait vraiment en excellente santé; elle était habillée d'une façon charmante; elle parlait avec aisance et naturel; elle posait les questions qu'il fallait; elle faisait les réponses qu'il fallait; et cependant il tombait entre elles comme un voile opaque à travers lequel se devinaient des choses sans forme et dont on ne pouvait discerner la nature. Il y avait en elle de la gravité, mais Sarah avait souvent observé chez elle une gravité du même ordre et de même intensité; il y avait en elle un air de réticence, mais Sarah avait déjà rencontré pareille réticence qui avait toujours fait place à un tourbillon de confidences. Seulement, ce soir, les confidences ne venaient pas.

Il en fut de même au dîner. Tous trois causèrent gaiement, agréablement. Jim fit le genre de remarques qu'il réservait aux interlocuteurs chez qui il trouvait affinités et admiration; Mary les apprécia pleinement; Sarah, par des coups d'oeils furtifs, l'observa avec plaisir; et tout marcha extrêmement bien. Et pourtant, une note singulière résonnait dans leurs paroles. Mary ne montrait qu'une face de son moi; le reste était ailleurs.

Les jeunes époux en causèrent à fond ce soir-là. Sarah était déjà couchée; Jim fumait une cigarette, assis par terre devant le feu après avoir passé une demi-heure au fumeur.

— Ce n'est qu'une question de tempérament, dit Jim.

— Oui, je le sais, mais ce n'est justement pas le tempérament de Mary. Mary n'est pas du tout comme ça. Songez qu'il y a six mois elle m'aurait tout dit au bout de dix minutes. Il est arrivé quelque chose, je ne sais pas quoi. Je crois qu'elle est restée toute seule ici depuis le départ de son mari.

— C'est le tempérament qui est en cause. Vous devez tenir compte du tempérament. C'en est un côté que vous ne connaissez pas encore. Mais cela en fait partie.

Sarah n'écoutait plus.

— Répétez-moi ce qu'Algy Lennox vous a raconté.

Jim soupira et fit sauter la cendre de sa cigarette d'une chiquenaude.

— Oh! pas grand-chose. On blaguait Weston au fumeur et il s'est mis dans une colère folle. Mauvaises manières.

— Quoi?

— Les deux. Pourquoi les gens ne se mêlent-ils pas de ce qui les regarde. Il s'est donc mis en colère. Et deux jours plus tard il a écrit à Algy qu'il acceptait l'invitation.

— C'est tout?

Jim fit signe que oui. Sarah soupira et tira ses draps jusqu'à son menton.

— Je ne comprends pas pourquoi Mary n'est pas contente! Il a fait ce qu'elle désirait.

Jim ne dit rien.

— Et maintenant... mon chéri, qu'en pensez-vous?

— Peut-être qu'elle est devenue dévote à son tour...

Sarah réfléchit un instant.

— Non, dit-elle, pas comme ça. Vous vous trompez. Mary est extrêmement raisonnable. Bien sûr, elle est plus pieuse qu'elle ne l'était, mais...

— Elle va à la messe tous les jours, observa Jim; elle l'a dit à dîner.

— Oui, je sais; mais ce n'est pas...

Sarah s'arrêta de nouveau. Elle se sentait extraordinairement gênée par ce problème, et même un peu irritée. Elle était d'humeur très expansive en ce moment. La mort de sa mère l'avait délivrée d'un véritable cauchemar moral; sa liberté de fraîche date, sa vie d'hôtel de l'été, son mariage, tout avait concouru à développer cette humeur; et c'était vraiment ennuyeux de rencontrer de la réticence chez une personne qu'elle croyait connaître à fond.

— Allez-le demander aux bonnes sœurs, dit tout à coup Jim, jetant le bout de sa cigarette dans le feu derrière lui. Sarah sursauta.

— Jim, c'est admirable. J'irai. La Révérende Mère le sait sûrement et je le lui ferai dire. Maintenant, je vous en prie, ne musardez plus. Je voudrais dormir.

II

Une excellente occasion se présente le lendemain matin. Mary dit à son amie, avec tous les regrets convenables, qu'elle avait mille choses à faire et ne serait pas libre avant onze heures. Vers dix heures un quart, après un copieux déjeuner, Sarah monta donc la côte.

Le petit parloir lui parut plus repoussant que jamais. Non content de la Sainte-Thérèse, quel'un avait accroché à côté une autre effroyable effigie, un homme rasé, vêtu de brun et de blanc, serrant un livre contre lui. Cette fois-ci, Mary n'étant pas là, Sarah n'était astreinte à aucun simulacre; elle put, pendant les quelques minutes d'attente, observer consciencieusement, non seulement les détails, mais l'effet d'ensemble de cette petite salle. Cependant le sens lui en était aussi inintelligible que des hiéroglyphes. Cette pièce devait signifier quelque chose, c'était évident; elle devait représenter quelque aspect de la vie, mais un aspect que Sarah ne pouvait pas interpréter. Ce ne pouvait être simple amour de la laideur, ni même simple négligence, car le plancher était d'une propreté irréprochable, la table exactement au milieu, et il y avait même un bouquet de fleurs dessus. Elle convenait donc que cela signifiait quelque chose qu'elle ne pouvait comprendre et elle concluait du même coup que cela ne méritait pas d'être compris: c'était évidemment médiéval, étranger et commun. Les sœurs devaient sans doute sortir de milieux un peu ordinaires.

Quand le rideau se fut enfin écarté, que des banalités eussent été dites et des nouvelles demandées de part et d'autre, Sarah s'avança vers son but avec une assurance superbe. Elle savait parfaitement qu'avec son expérience et son tact, elle tirerait sans difficulté de cette vieille femme naïve tous les renseignements qu'elle désirait.

— Ma Révérende Mère, dit-elle, je voudrais vous parler au sujet de M^{me} Weston. Pourriez-vous me dire ce qu'elle a?

— Comment? Est-elle malade? demanda l'énigme voilée. Madame était à la messe ce matin, je crois...

— Oh! oui: je ne parle pas de sa santé. Mais de M. Weston et de ce que vous savez. Mary semble malheureuse... non, peut-être pas malheureuse, mais bizarre.

— Je le regrette infiniment, dit la vieille dame. M. Weston est en voyage; peut-être la solitude...

— Non, non, ma Mère. Ce n'est pas de cela qu'il est question. Mais Mr Weston a de nouveau changé de manière de vivre et il me semble que Mary n'en est pas très satisfaite. Il y a six mois...

— Mais, madame, expliquez-vous, je vous en prie. M. Weston est un excellent catholique...

— Oh! oui, oui. Je ne veux pas dire cela, expliqua Sarah, un peu irritée de la compréhension très lente de cette vieille dame; je voulais parler des autres choses. M. Weston était si strict il y a quelques mois; et maintenant, tout a changé de nouveau. Je ne comprends pas du tout Mary. Il y a six mois, elle l'exhortait à être ordinaire (Sarah se demanda dans un instant d'affolement, si le mot « ordinaire » exprimait exactement sa pensée en français), à être comme tout le monde, et maintenant qu'il l'est, elle... elle ne semble pas contente.

— Eh bien! remarqua la vieille dame sur un ton concluant.

Cela n'éclaircissait rien, et Sarah recommença de nouveau. C'était ennuyeux d'avoir un vocabulaire aussi court, de décocher une arme aussi frêle à travers deux remparts de grilles; mais c'était absolument déconfortant de rencontrer de l'autre côté une stupidité encore plus grande qu'elle ne l'avait supposé. Il semblait qu'aucune combinaison de mots français ne pût donner même un aperçu de la question délicate qu'elle s'efforçait de poser. Elle savait, bien entendu, que toute femme qui peut, de propos délibéré (ou pis encore, par soumission), s'enfermer « entre quatre murs » doit avoir été d'une bêtise exceptionnelle, même avant de devenir une bonne sœur; mais en ce cas la bêtise semblait surprenante. Un instant elle soupçonna que cette bêtise était feinte, et cette interprétation s'effondra bientôt après, quand la vieille dame se mit à discourir sur la question santé en général, avec une intention particulière pour M^{me} Weston, dont la constitution était si délicate. Sarah exposa son affaire à maintes reprises, aussi patiemment qu'elle le put, et chaque fois, avant que le coup fût porté, quelque surface lisse venait s'interposer, et la conversation déviait comme la pointe d'une lame sur un bouclier. Elle abandonna la partie, tremblant un peu d'indignation.

— Eh bien! ma Révérende Mère, dit-elle (très satisfaite de l'intonation naturelle de son « Eh bien »), je vois que Mary ne vous a pas fait ses confidences.

— Eh! répliqua un murmure; mais sans doute à vous, son amie, madame.

— Et naturellement, poursuivit Sarah avec vivacité, habitant un couvent comme vous le faites, il vous est impossible de comprendre ce qui se passe à l'extérieur.

— Oui, oui, madame nous sommes de pauvres religieuses qui ne savons rien. Vous n'en priez que davantage pour nous, n'est-ce pas?

Cette réponse était parfaitement courtoise, presque obséquieuse. Cependant Sarah douta encore un bref instant que l'esprit caché derrière fût aussi borné qu'il paraissait. Mais non, il était impossible que cette religieuse sût quelque chose. Sa stupidité était trop marquée. En outre, ne devait-on pas s'y attendre?... etc...

— Alors, au revoir, ma Révérende Mère. Nous devons rester une quinzaine.

— Vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas? dit la voix tranquille, et nous apporter des nouvelles? Venez aussi souvent qu'il vous plaira, madame.

Sarah s'en alla, ses soupçons endormis.

III.

Son attaque directe contre Mary — car, bien entendu, elle en fit une, pas plus tard que le soir même — fut décisive, au moins sur le moment, mais pas de la façon qu'elle espérait.

Elles étaient assises, toutes deux, au même endroit que la veille au soir. Jim, qui avait été trempé pendant sa promenade de l'après-midi et avait changé de vêtements en entrant, s'était réfugié au fumoir en pantalon de soirée et en veste de sport; l'occasion se présentait.

Elle commença par une feinte.

— Je suis montée voir la Révérende Mère ce matin; comme je vous l'ai dit, fit-elle. Nous avons eu une charmante conversation à votre sujet, ma chérie.

Mary lui jeta un coup d'œil.

— Vraiment, chérie? Comme cela a dû être intéressant. Qu'avez-vous dit?

— Oh! nous avons parlé de vous, fit vaguement Sarah, s'efforçant d'impliquer par son ton un monde de suggestions. Chère Mary, savez-vous que vous avez complètement changé depuis que je ne vous avais vue.

— Comment l'entendez-vous, ma chère? J'ai perdu?

Sarah assise sur un tabouret bas, près du feu, leva les yeux vers elle. Mais le visage de Mary était impassible, avec à peine un grain d'humour. Elle cousait doucement un ouvrage quelconque.

— Vous êtes changée, dit Sarah avec emphase. Racontez-moi. Vous êtes-vous querellée avec Jack?

Mary fouilla dans la corbeille à ouvrage, en sortit une lettre et la jeta à son amie.

— Lisez cela, dit-elle, oui, e le veux.

Sarah lut la lettre : c'était un mottès amical et très gai de Jack, tout à fait dans son ancienne manière, daté de Madère, ou de Gibraltar, ou de je ne sais où.

— Je ne comprends pas, dit Sarah.

— Mais, ma chérie, dit tranquillement Mary, vous me demandiez si nous nous étions querellés. Cette lettre en donne-t-elle l'impression? Je vous le demande.

— Vous essayez de vous retrancher, dit Sarah, saisie d'une brillante inspiration; vous ne répondez pas.

Mary posa son ouvrage et regarda son amie en face. Il ne faut pas oublier qu'elles se connaissaient vraiment très bien l'une l'autre.

— Voulez-vous dire que vous désirez savoir si Jack et moi avons rompu, et si mon air de mystère veut dire que je suis une femme abandonnée et un cœur brisé?

(C'était une bonne phrase. Mary l'avait préparée soigneusement deux jours auparavant.)

— Eh bien! oui, plus ou moins, dit Sarah.

— Alors, je vous répondrai : Non. Jack et moi sommes très bons amis. Excellents amis. Puis-je faire quelque chose de plus pour vous, ma chérie?

— Et vous ne vous êtes pas querellés?

— Oh! ma chérie, nous nous sommes naturellement querellés.

Jim et vous en ferez autant, avant longtemps. Mais nous nous sommes toujours fait des excuses et nous sommes réconciliés à fond, comme j'espère que vous ferez, Jim et vous.

— Il n'y a plus de querelle en train, maintenant?

— Absolument pas. Nous sommes en meilleurs termes que jamais.

Sarah regarda le feu sans parler; elle n'entendait que le lappement des flammes et le léger craquement du fil dans l'étoffe de soie. Puis elle soupira tout haut :

— Alors, si vous ne voulez pas me le dire, tant pis.

Le craquement du fil cessa.

— Sarah, fit une voix sévère, veuillez avoir la bonté de me dire ce qui vous préoccupe.

— Voilà, éclata Sarah avec indignation. Il se passe quelque chose. Il y a cette affaire de Jack — je veux dire qu'il a de nouveau changé de front tout à coup et qu'il est devenu exactement ce que vous désiriez qu'il fût. Et vous voilà, sérieuse comme un pape, qui ne me dites rien et qui essayez de me faire croire qu'il ne se passe rien. Vous ne m'avez rien écrit, vous ne m'avez rien dit. Très bien, ne dites rien. Mais cette vieille idiote...

— Quelle vieille?

— La Révérende Mère, bien sûr! Je l'aurais... je l'aurais giflée, mais il y avait les grilles entre nous.

— Vous êtes donc allée au couvent pour découvrir la vérité sur mon compte?

— Naturellement!

— Comment? Après votre équipée auprès du Père Banting, ce vieil imbécile, comme vous l'appeliez?

Sarah parut un peu offensée.

— Et elle n'a pas compris ce que vous vouliez? poursuivit Mary sans merci.

— Non, elle était trop bête. Je n'ai jamais rencontré pareille...

Le visage de Mary s'épanouit dans un rire joyeux.

— Vous avez vraiment cru cela?

— Mais naturellement; qu'aurai-je pu croire d'autre?

— Savez-vous qui était autrefois la Révérende Mère?

— Autrefois! Je suppose qu'elle a toujours été bonne sœur, n'est-ce pas? Du moins...

— Avez-vous jamais entendu parler de Pauline, la romancière.

— J'ai lu ses livres, bien sûr, dit Sarah boudeuse.

— Eh bien, c'est elle. Oui c'était elle, il y a quarante ans.

— Pauline! Voulez-vous dire...

— Je veux dire ce que je dis. Seulement, il ne faut pas lui dire que vous le savez, je vous prie. Je ne l'ai découvert que par hasard.

C'était si surprenant que Sarah perdit la piste. Mais elle y fut ramenée d'un coup de cravache.

— Qu'elle sache ou non quelque chose, ce n'est pas la question, poursuivit sévèrement Mary. Mais vous vous rappellerez peut-être une autre fois que nous ne sommes pas tous de vulgaires imbéciles. J'aurais cru que votre entretien avec le Père Banting vous aurait appris cela. Chère Sarah, je vous aime, vous le savez, mais vous êtes vraiment un peu bête en ce qui concerne les choses du catholicisme. Je sais que vous croyez que ce n'est qu'une affaire de tempérament, mais je vous assure qu'il y a plus là dedans que vous ne croyez. Nous connaissons notre affaire, vous savez. (Mary s'interrompt brusquement.) Et croyez-vous que si elle avait su quelque chose elle vous l'aurait laissé deviner?

— Je... je croyais que, peut-être... risqua Sarah.

— Précisément. Bon. Restons-en là. Maintenant, c'est à moi que vous vous adressez. Eh! bien, je vous dirai ceci, et rien de plus. Il s'est passé quelque chose, mais il ne se passera plus rien. C'est une affaire réglée. (Si vous n'étiez pas la personne la plus curieuse que j'aie jamais rencontrée, je ne vous aurais pas même dit cela.) Mais c'est une affaire réglée, Jack va jouer au cricket dans l'Afrique du Sud; il jouera même très bien et fera beaucoup de « runs ». Et puis il reviendra ici et jouera tout l'été. L'hiver, il chassera. Je continuerai à faire ce que j'ai toujours fait, et Jim et vous reviendrez nous voir ici tous les ans. Nous vivrons tous heureux à l'avenir. Voilà : c'est tout, ma chère.

Mary tapota avec satisfaction l'étoffe de soie sur son genou et observa Sarah en souriant.

Sarah réfléchit de toutes ses forces pendant environ dix secondes. Puis elle se renversa sur son tabouret, étreignant son genou.

— Je comprends, dit-elle, s'efforçant de ne pas laisser percer de ressentiment dans sa voix. Maintenant, parlons d'autre chose.

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE.)

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

La lumière, frémissement de l'éther

A deux reprises nous avons, dans ces chroniques, parlé de nos moyens d'éclairage. Peut-être quelques lecteurs seraient-ils curieux d'en apprendre un peu plus long sur les secrets de la lumière, sur son origine et sa nature. S'il en est ainsi c'est un gros morceau de la physique moderne qu'ils veulent ingurgiter : je vais tâcher de satisfaire leur appétit en dosant et composant les portions pour les rendre aussi digestes que possible.

Le premier problème qui se pose à propos de la lumière se rapporte à la vitesse de sa propagation.

Descartes enseignait encore en 1630 que cette propagation est instantanée, c'est à dire qu'il ne s'écoule aucun temps, si court qu'il soit, entre le moment où ma lampe s'allume et celui où j'en perçois l'éclat; les analogies ne nous font pas défaut, disait-il : si l'on pousse un bâton par un bout l'autre extrémité se met en marche rigoureusement au même instant. Tout était faux dans cet enseignement, y compris le modèle qu'il alléguait, car il a été démontré que lorsqu'on exerce une pression sur une tige libre AB, cette pression se transmet de tranche en tranche jusqu'au bout opposé et ce bout ne part qu'après un temps exactement égal à celui que mettraient les ondes sonores pour y parcourir le même trajet (fig. 1).

Les premiers qui opposèrent à Descartes un démenti basé sur l'expérience furent des astronomes : la question les intéressait au plus haut point car ils essayaient par vocation de déchiffrer des messages lumineux venus de distances énormes. En 1675,

(1) Chronique mensuelle.

le Danois Olaus Rømer constata des anomalies dans les occultations d'un des satellites de Jupiter; il attribua ces irrégularités périodiques à la vitesse finie de la lumière et put même en déduire

la déviation, la vitesse de la lumière dans le télescope (fig. 4). Bradley trouve lui aussi que cette vitesse est de 300.000 kilomètres par seconde.

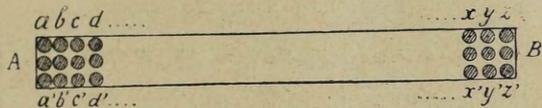


FIG. 1. — Erreur de Descartes. — L'on pousse en A une règle AB, le bout B ne part pas au même instant; la tranche de molécules aa' comprime la tranche bb' ; celle-ci la tranche cc' ... De proche en proche, le mouvement atteint les tranches xx' yy' zz' . Ce n'est que lorsque cette dernière a été ébranlée que la règle se meut d'un bloc.

On voit que ce mécanisme est analogue à celui de la propagation du son. S'il s'agit d'une règle de fer de 1 m. de longueur, le bout B portera un $4,640^e$ de seconde après le bout A (dans le fer, le son parcourt $4'640$ m. par seconde.)

que cette vitesse devait être voisine de 300.000 kilomètres par seconde. En 1727, l'Anglais James Bradley imagina une méthode nouvelle d'une élégante simplicité, dont je vais esquisser le principe: Imaginons un grain de plomb tombant dans un cylindre vertical ABCD et traversant la partie supérieure exactement en son milieu a ; elle frappera aussi en son milieu a' le centre de la base CD. Si pourtant le cylindre se déplace latéralement pendant le trajet de la balle il n'en sera plus ainsi: la base sera touchée excentriquement, et d'autant plus que la vitesse de la balle sera plus faible, ou le déplacement du cylindre plus rapide, ou sa longueur plus grande (fig. 2).

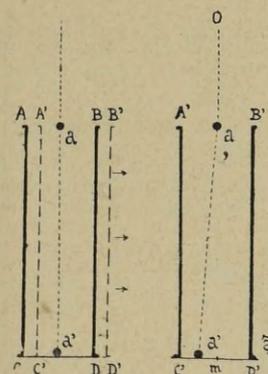


FIG. 2. — Explication analogique de l'observation de la lumière. — Si une balle tombe en chute libre en traversant le milieu a d'un cylindre vertical ABCD immobile, elle atteint la base en son centre a' . Mais si le cylindre se meut latéralement pendant la chute de la balle de manière à se trouver en A'B'C'D' quand elle atteint le fond, le choc ne se produira évidemment plus au centre.

Pour un observateur qui se meut solidièrement avec le cylindre, la balle semblera parcourir la trajectoire brisée Oaa' , puisqu'à son entrée, elle était au milieu a , et ne l'est plus à son arrêt.

Si on connaît la longueur du cylindre et sa vitesse latérale, la valeur de l'excentricité permettra d'évaluer très facilement la vitesse de la balle: le temps que met le cylindre pour parcourir le trajet ma' est égal à celui que met la balle pour tomber de a en a' .

Remplaçons notre cylindre par un long télescope T braqué sur une étoile, et notre grain de plomb par un rayon lumineux émanant de celle-ci; on s'attendrait à ce qu'un point lumineux se dessine au centre O de la base, et de fait il en serait ainsi si le télescope était immobile. Mais on sait que la Terre voyage autour du Soleil avec la vitesse respectable d'environ 30 kilomètres par seconde, entraînant dans son mouvement le télescope et l'observateur A: si donc la vitesse de la lumière n'est pas infiniment grande, le rayon lumineux, comme le grain de plomb, doit atteindre le fond excentriquement en O': c'est ce que l'expérience confirme (fig. 3). Puisqu'on connaît la longueur du télescope et sa vitesse latérale, on déduit très facilement, en mesurant la valeur de

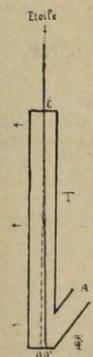


FIG. 3. — Aberration de la lumière. — Un rayon lumineux envoyé par une étoile dans un télescope animé d'une grande vitesse latérale (indiquée par les flèches, semble se briser selon CO' comme le trajet de la balle dans la figure 2.

Le temps que met le télescope pour parcourir le chemin OO' est égal à celui que met la lumière pour aller de C. en O'.

(Il est à peine besoin de dire que ces observations ne peuvent pratiquement se faire qu'avec des télescopes munis de lentilles. Par raison de simplicité, nous avons représenté un faisceau filiforme sans faire intervenir ces lentilles.)

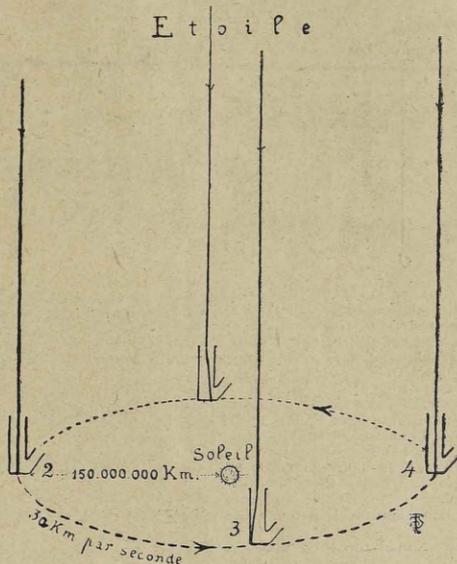


FIG. 4. — Aberration de la lumière d'une étoile. — La Terre effectue en une année sa révolution sensiblement circulaire autour du Soleil situé à une distance de 150 millions de kilomètres: il est facile d'en déduire qu'elle se meut à raison de 30 km. par seconde.

Notre figure représente un télescope (inimaginablement grossi) emporté par la Terre dans ce mouvement. Les étoiles sont tellement éloignées de nous qu'on peut sans aucune erreur appréciable considérer leurs rayons comme parallèles pour tout l'espace balayé par la Terre. On comprend aussitôt le sens de l'aberration dans les positions 1 et 3. En 4, la déviation se produit vers le lecteur, en 2 en sens opposé.

Supposons que l'excentricité OO' (fig. 3) soit de 1 millimètre et que le télescope ait une longueur de 10 mètres, on pourra dire que la lumière parcourt 10 mètres pendant que le télescope se meut de 1 millimètre. La vitesse de la lumière est donc 10.000 fois plus grande que celle de la Terre, soit 300.000 km. par seconde.

Les physiciens, piqués au jeu, abordèrent le problème à leur tour; le Français Hippolyte-Louis Fizeau attacha le grelot en 1849. Voici le schéma de son ingénieux dispositif:

Un phare P envoie un faisceau parallèle de lumière sur un miroir M placé à 5 kilomètres de distance perpendiculairement au trajet lumineux; ce faisceau revient donc sur ses pas et peut être observé en O grâce à une glace transparente m qui le réfléchit vers le bas. Il s'agit de mesurer le temps que met la lumière pour parcourir le trajet aller et retour mMm . Dans ce but Fizeau intercala en R une roue dentée dont la rotation a comme effet d'intercepter la lumière ou de lui laisser passage suivant que le faisceau rencontre un plein ou un vide. Si la roue tourne très lentement, on perçoit très bien en O ces alternances de lumière et d'obscurité. Si le mouvement s'accélère de manière qu'il y ait plus de 20 alternances par seconde, l'observateur voit une lumière continue à cause de la persistance des images rétinienne (comme on voit sans perturbation un paysage à travers les rayons d'un volant lancé à vive allure). Mais, et c'est ici que cela devient intéressant, si la roue tourne de plus en plus vite, il arrive un moment où toute la lumière s'éteint en O; si alors on double le nombre de tours, la lumière se rallume; si on le triple, elle s'éteint à nouveau et ainsi de suite.

Ces extinctions et ces allumages sont donc liés à des vitesses bien déterminées de la roue, toutes multiples d'une « vitesse critique ». Voici l'explication de ce fait: Pendant que le faisceau, après avoir passé entre deux dents en 1 (fig. 5, B) effectue son trajet mMm , la roue a continué de tourner, et, si cette rotation est suffisamment rapide, le faisceau à son retour ne trouvera plus le vide I, mais bien la dent a qui lui barrera le passage. Quand cet effet se produit, la roue a atteint sa vitesse critique:

l'observateur O ne perçoit plus aucune lumière. Si maintenant la roue tourne deux fois plus vite, le faisceau qui a passé par 1 rencontre à son retour le creux 2 et passe outre : la lumière

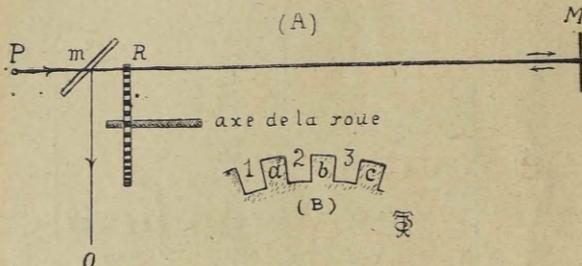


FIG. 5. — Mesure de la vitesse de la lumière selon Fizeau. — Un faisceau lumineux émis par un phare P traverse la glace m va frapper le miroir M en passant entre deux dents de la roue à engrenages R et revient sur elle-même; elle repasse entre les dents de R et se réfléchit partiellement sur m, de manière à impressionner l'œil d'un observateur en O.

Si la roue est animée d'une vitesse suffisante, le faisceau qui passe entre les dents (par 1, sur le morceau de roue représenté en B) bute à son retour sur la dent a, et la lumière est interceptée; de sorte que le point lumineux s'éteint pour l'observateur O.

A ce moment, il y a égalité entre le temps requis pour que la roue effectue un mouvement 1-a et celui qui est nécessaire à la lumière pour parcourir le chemin m M m.

Soit par exemple la distance m M égale à 5 kilomètres et R une roue à 750 dents; l'extinction se produit quand cette roue fait 20 tours par seconde. La dent a succède donc à l'espace $\frac{1}{30.000}$ de seconde.

Dans ce même temps, la lumière parcourt 10 kilomètres (m M aller et retour). Donc la lumière parcourt 300.000 kilomètres par seconde. Comme vérification, on fera tourner la roue à 40 tours par seconde : la lumière doit se rallumer, car, partie par 1, elle revient par 2.

A 60 tours par seconde, il y a de nouveau extinction, et ainsi de suite.

(Comme dans la figure 3, nous avons dessiné ci-dessus des faisceaux filiformes; dans la pratique, on emploie évidemment des lentilles.)

se rallume pour l'observateur O. Si la vitesse est triplée le faisceau de retour frappe la dent b; il y a nouvelle extinction, et ainsi de suite. On le voit, il y a égalité entre le temps que met la lumière pour parcourir le trajet m M m et celui qu'il faut à la roue, lors de la première extinction pour effectuer le déplacement 1. a; comme cette dernière durée est très facilement mesurable, on en déduit la vitesse de la lumière (fig. 6). Le résultat ainsi obtenu concorde pleinement avec celui de Roemer et de Bradley.

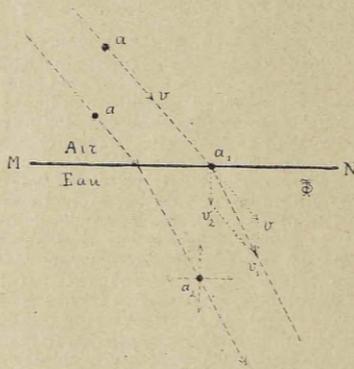


FIG. 6. — Théorie de l'émission. — On suppose que la lumière est due à des corpuscules a lancés dans tous les sens par les corps éclairants avec une vitesse énorme v. Ces corpuscules sont inégalement attirés par les divers corps pondérables; ainsi les molécules d'eau les attirent plus fortement que celles de l'air.

Dès lors, quand un corpuscule lumineux a1 s'approche obliquement d'une surface MN séparant l'eau de l'air, l'attraction prépondérante de l'eau infléchit la trajectoire vers le bas. Une fois que le corpuscule (comme a2) a pénétré dans le liquide, il subit des attractions égales en tous sens et sa direction ainsi que sa vitesse restent constantes.

Mais cette nouvelle vitesse v_1 dans l'eau est nécessairement plus grande que la vitesse primitive v dans l'air : en effet, l'attraction de l'eau sur le corpuscule a1 tend à lui communiquer, en plus de la vitesse v qu'il possède déjà, une vitesse verticale v_2 . Cette dernière se combine selon la loi du parallélogramme avec la vitesse v et il en résulte la nouvelle vitesse de propagation v_1 dont la valeur surpasse inévitablement celle de v .

Cette conclusion contredit l'expérience. Donc la théorie de l'émission doit être abandonnée.

Un peu plus tard Léon Foucault, en utilisant des miroirs tournants, put mesurer la vitesse de la lumière sur des trajets beaucoup plus courts (4 mètres seulement!). Sa méthode fut perfectionnée dans les derniers détails, spécialement par Michelson qui poursuit encore aujourd'hui ses recherches.

Bref, on peut affirmer, avec certitude, que dans l'air la vitesse de la lumière est, avec une erreur certainement inférieure à 1 pour 1.000, de 299.796 kilomètres par seconde... Cela équivaut à 8 tours de la Terre par seconde, de quoi éclipser de maîtresse façon le record du flegmatique Philéas Fogg, et même celui de la fourmi de Rostand faisant gaillardement

« Son petit tour de boule en quatre-vingts secondes. »

La méthode de Foucault, en permettant de mesurer la vitesse de la lumière sur des trajets très courts, rendit possible l'étude de la propagation dans des milieux différents. On trouva ainsi que tous les milieux matériels diminuent cette vitesse : par exemple dans l'eau la lumière ne parcourt plus que 225.000 kilomètres par seconde. Cette constatation, comme nous le verrons dans un instant, est de la plus grande importance dans l'étude de la lumière.

Et maintenant, quelle idée nous ferons-nous de ce voyageur aux allures vertigineuses? Le comparerons-nous au vent qui n'est qu'un flux de particules matérielles, et dirons-nous avec Isaac Newton (1642-1727) que les rayons lumineux sont constitués par des corpuscules infiniment petits lancés en tous sens par les corps éclairants et dont les chocs irritent notre rétine? Ou soutiendrons-nous avec Christian Huyghens (1629-1695) que le véritable point de comparaison doit être pris dans le son, simple vibration de l'air qui s'agit sur place, et que la lumière n'est qu'une oscillation d'un milieu qui imprègne tous les corps transparents?

A priori ces deux hypothèses se valent; elles ont donné d'un grand nombre de phénomènes des explications également satisfaisantes, et pendant longtemps le choix fut presque une affaire de mode, jusqu'à ce que la perspicacité de Foucault eût établi qu'une expérience vieille comme le monde tranchait la question d'une façon décisive : dès l'école primaire, on nous a fait voir qu'un faisceau lumineux qui passe obliquement de l'air dans l'eau se brise et s'infléchit vers le bas : c'est le phénomène de la réfraction. Demandons à nos deux théories de nous expliquer ce fait familier : Les tenants de la doctrine de l'émission disaient que les corpuscules lumineux sont attirés plus fortement par l'eau que par l'air; dès lors, au voisinage de la couche d'eau, ces particules s'inclinent nécessairement vers ce liquide; mais dès que la particule a pénétré dans l'eau, cette dissymétrie cesse, car la particule subit dans tous les sens des attractions égales; elle poursuit donc son chemin selon une nouvelle droite avec une vitesse constante, différente de la primitive. C'est tout à fait simple et admissible.

Qu'on n'objecte pas que la quantité de matière ainsi projetée épuiserait rapidement la masse du Soleil; car, outre que la masse de ces particules serait infinitésimale comme celle des électrons, elles pourraient se suivre à des distances mutuelles énormes : En effet une irritation de la rétine persiste pendant 1/10 de seconde; donc, puisque ces particules voyagent à raison de 300.000 kilomètres par seconde, elles ne cesseraient de nous donner l'impression de lumière continue que si elles étaient distantes les unes des autres de plus de 30 000 kilomètres! Mais il y a une autre difficulté, moins frappante peut-être, mais autrement grave : (fig. 7) L'attraction plus forte que, dans cette théorie, l'eau doit exercer sur les particules lumineuses entraîne comme conséquence inéluctable, une vitesse plus grande de la lumière dans l'eau que dans l'air (1). L'expérience, nous l'avons dit il y a un instant, enseigne le contraire. La théorie de l'émission est donc inacceptable.

Écoutons maintenant l'autre cloche : la théorie des vibrations. Dans cette hypothèse, les ondes lumineuses se propagent autour de la source éclairante comme les « ronds » autour d'une pierre qui tombe dans l'eau (2). Nous avons observé mille fois ces rides circulaires qui vont en s'élargissant : un bouchon flottant nous montre que l'eau ne se déplace pas radialement; le bouchon

(1) On a objecté qu'une légère viscosité de l'eau pour les particules lumineuses expliquerait à la fois la réfraction et la diminution de vitesse des rayons lumineux. Mais on perd de vue que cette diminution ne se produit qu'au passage d'un milieu dans un autre. Une fois que le rayon est entré dans le milieu, sa vitesse y reste constante, c'est un fait d'expérience. Donc la viscosité ne peut intervenir.

(2) A ceci près, évidemment, que dans le cas de la lumière, les vibrations se propagent sphériquement dans l'espace.

ne fait que monter et descendre *sur place*. Dans ce système de crêtes et de sillons découpés par la pensée un secteur *Ocb* qui représente un faisceau lumineux se propageant dans l'air, et rencontrant à partir de la surface *MN* une nappe d'eau. Arrêtons

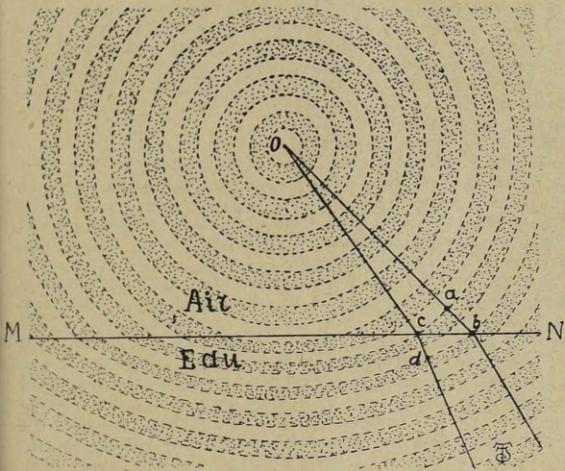


FIG. 7. — *Théorie des oscillations.* — On suppose que la source lumineuse fait naître dans un milieu spécial, l'éther, des ondulations analogues à celles que provoque sur une nappe liquide la chute d'une pierre. La nature des « vagues » de l'éther nous est inconnue; nous savons seulement qu'elles résultent de deux états contraires se succédant alternativement (dessinés ci-dessus en gris et en clair) et s'étendant sphériquement à partir de la source O avec une vitesse (dans l'air) d'environ 300.000 kilomètres par seconde.

Dans l'eau, cette vitesse est moindre (225.000 kilomètres — sec.) donc en traversant la surface *MN* les « ronds » changent de forme, ou plutôt de centre, comme l'indique la figure.

Considérons dans cet espace ébranlé un faisceau de rayons *O c b*. Chaque « rayon » est toujours perpendiculaire aux cercles qu'il coupe. Ce faisceau s'infléchira vers le bas en traversant *MN* à la seule condition que *cd* soit plus petit que *ab*, c'est-à-dire que la vitesse dans l'eau soit moindre que la vitesse dans l'air.

C'est précisément ce que nous apprend l'expérience, qui confirme donc cette théorie.

notre attention sur la tranche *abcd* située mi-partie dans l'air et mi-partie dans l'eau; ce faisceau s'infléchira vers le bas à la seule condition que *cd* soit plus petit que *ab*, c'est-à-dire que la vitesse de propagation soit *moindre dans l'eau* que dans l'air. Cette fois, nous sommes en plein accord avec l'expérience, et, comme le ralentissement s'explique très facilement soit par une moindre élasticité de l'eau, soit par sa plus grande densité, le procès est définitivement tranché : *la lumière est une vibration.*

Mais par cette affirmation même, on se met dans la nécessité d'attribuer un sujet au verbe « vibrer » et de dire : la lumière c'est *quelque chose* qui vibre et ce « quelque chose » existe partout où la lumière peut se propager. Or elle nous vient du Soleil et des étoiles séparés de nous par d'innombrables espaces où règne un « vide » infiniment plus parfait que celui que peuvent atteindre nos meilleures pompes pneumatiques. Donc, même dans ce soi-disant « vide », ce « quelque chose » demeure inaltéré. Il diffère de toutes les matières que nous manipulons; il est élastique, puisqu'il vibre, mais sans action sur nos balances. Il fallait lui donner un nom; on s'accorde à l'appeler « l'éther impondérable ».

Quelques physiciens se ref sent à admettre l'existence de l'éther qu'ils déclarent incompréhensible, et imaginé uniquement pour le besoin de la cause. Fort bien, mais qu'ils renoncent alors à prononcer à propos de la lumière le mot de vibration, car je le répète, affirmer une vibration et nier le milieu vibrant (quelque nom qu'il porte d'ailleurs), c'est pire que l'incompréhensible, c'est l'absurde.

Nous résumerons donc comme suit notre actif : La lumière est une vibration de l'éther qui se propage dans le vide avec une vitesse de 300 000 kilomètres par seconde. Elle nous vient de la Lune en 1 seconde, du Soleil en 8 minutes et 18 secondes; de l'étoile la plus voisine, visible dans notre hémisphère (de Sirius) en 8 ans et demi; de l'étoile polaire en 46 ans; de l'étoile la plus éloignée de nous en... 15 000 ans au moins!...

Ces chiffres fantastiques ne sont certes pas pour donner de l'importance au grain de sable sur lequel nous nous agitions...

Dans notre prochaine chronique nous tâcherons de nous faire une idée sur le nombre et la nature des vibrations lumineuses.

J. TILLEUX.

Le temps des coquelicots⁽¹⁾

Oui, il faut dire que ce livre est bon, comme on dit que le soleil est lumineux et que l'oiseau chante. Les effluves de la forêt et des herbages ne sont ni plus doux ni plus roboratifs que le courant mystérieux qui s'établit entre ces pages et notre âme. Voici le temps des coquelicots sur toute la Belgique. Les coquelicots sont des cœurs ardents. Gloire et flamme des champs nourriciers, sainte pourpre de l'Amour.

Je relis la très belle lettre que Charles-Louis Philippe adressait à Jean Giraudoux, quand celui-ci était encore élève au Lycée de Châteauroux, cette lettre que Frédéric Lefèvre a recueillie dans la quatrième série de ses *Une Heure avec...* L'auteur de ce chef-d'œuvre, si simple et si pathétique; *La Mère et l'Enfant*, écrivait au futur romancier de *Suzanne et le Pacifique* des lignes généreuses, que je mettrais volontiers en épigraphe sur *Le Temps des Coquelicots*. Comme Philippe invite Giraudoux à lire Dostoïevsky, j'inviterais aussi justement et avec plus de tranquillité, les lectrices de la *Revue catholique* à prendre le livre d'Orbaix : «... Je voudrais que sa grande bonté pénétrât dans votre cœur pour le réchauffer, disait celui qui venait de composer *La Bonne Madeleine et la pauvre Marie* au lycée en qui lui demandait conseil, et pour faire de vous un bel homme simple et ému. Je voudrais qu'il vous rendit très bon. Nous vivons parmi les hommes, et la bonté m'a toujours semblé être une grande vertu sociale. Et c'est aussi une source de bonheur. Aimer, aussi. Nous devrions aimer tout ce qui nous entoure. Nous devrions nous approcher des hommes avec une grande piété, en pensant : « Ceux-ci sont des hommes comme moi, qui sont simples et dont l'âme est pleine de vie. Comprendre cette vie, l'aimer et l'embellir de ma vie personnelle, c'est un souhait que je forme... » Croyez-vous qu'écrivant cela, Philippe se dissimule ce qu'il peut y avoir de méchanceté dans le monde? Voilà que son correspondant s'est plaint de tous les ennuis et de toutes les contrariétés qu'il rencontre, et Philippe de lui répondre encore : « Moi aussi, j'ai eu des études, des classes, des pions et des professeurs, et pendant huit ans de ma vie. Il y a des choses que j'ai détestées si fort que leur souvenir m'est encore amer. Quelques-uns des hommes étaient mauvais. Mais qu'importe! Aujourd'hui, je sens qu'ils ont été utiles à ma destinée. Leurs vilenies m'ont appris à estimer les hommes pour eux-mêmes, indépendamment de leurs fonctions. J'ai appris qu'un maçon vaut un prêtre ou un préfet. Leurs manies m'ont appris à les plaindre. J'ai connu de pauvres hommes pleins de douleur qui me poussaient : aujourd'hui je les comprends, je ne les hais plus, je les plains et je les aime. Je voudrais embrasser quelques-uns des pions qui m'ont persécuté... »

Il n'est d'aristocratie que du cœur. Je vois le signe de la principauté dans la lettre admirable de Philippe. Je ne le vois pas moins dans *Le Temps des Coquelicots*.

Ce roman nous ramène tout droit à l'esprit d'enfance. Et quelle image de toute noblesse et de toute bonté nous est d'abord offerte :

«... Grand'mère vivait là, seule, parmi les plantes et les oiseaux. Son âme était claire comme sa petite maison; son regard limpide comme les fenêtres, son cœur aussi tranquille que la chambre où elle tricotaît, assise près du poêle à tuyau plat. Les cheveux en bandeaux grisonnaient à peine, son visage était resté rond pour qu'on gardât, de lui une image vénérable. Quand ses yeux

(1) Par D.-J. D'ORBAIX.

bruns s'ouvraient, c'était pour sourire ou rêver, pour regarder mon front qu'elle berçait dans son sein, le bon Dieu de cuivre sur la cheminée, ou, par la croisée basse l'orage qui montait entre deux vents. »

J'espère que l'on goûte ce style si simple et si nuancé, un style si pur et si moderne tout ensemble. Pour moi, j'y prends un vif plaisir. Je n'aime rien tant que les livres qui nous ramènent d'abord aux jours du premier âge et de l'adolescence et qui savent nous en rendre, avec originalité, avec ingénuité, la fraîcheur et le charme neuf. Il arrive que des écrivains, ailleurs dangereux et compliqués, ont retrouvé miraculeusement leur « cœur enfantin et subtil » en se penchant sur leurs jeunes années. Ainsi, Anatole France, dans bien des pages de *la Vie en Fleurs* ou du *Livre de mon ami*; ainsi Marcel Proust, dans *Combray* ou dans plusieurs chapitres d'*A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*. Mais c'est à Gérard de Nerval, avec l'unique *Sylvie*, à Alain Fournier, avec *le Grand Meaulnes*, que j'apparterais plutôt *le Temps des Coquelicots* de M. d'Orbaix. Après d'exquises « images d'Epinal », des bons souvenirs de la petite enfance, il nous peint, lui aussi, l'histoire d'un premier amour. Claire est une sœur des jeunes filles de Senlis, qui mènent leur ronde agreste à la musique des chansons du Valois, et de la petite princesse champêtre que Meaulnes a découverte un jour dans un parc aussi mystérieux que celui de *la Belle au bois dormant*.

Mais avant qu'apparaisse Claire, qu'elle me plait, la figure de Gertrude, la petite muette, avec ses « yeux d'un noir éclat »!

« J'avais fini par comprendre tout ce que Gertrude voulait dire... Elle m'apportait des images et je lui offrais mes livres. Elle lut ainsi *Don Quichotte* et elle se moqua de *Sancho*, le montrant plus lourd qu'un sac de blé; *Cendrillon* l'avait ravie; *Gulliver*, ce nom qu'elle soulignait du doigt, agrandissait ses yeux. Pour *Barbe Bleue*, le titre seul la consternait; elle prenait ses tempes, puis ramenait, pour les joindre, ses mains sous son menton. Mais de toutes ses lectures, nulle ne l'avait troublée comme la sainte histoire de *Zacharie*; — elle savait sûrement par cœur la phrase où il se remet à parler. Quand nous ouvrons *la Bible de l'Enfance*, je lui répétais d'un air grave des choses que j'avais entendues : qu'elle aussi pouvait se trouver guérie un jour, cela s'était vu pour des muets nombreux : une émotion vous frappe, une autre vous délie. Elle me considérait les yeux plus luisants; en regardant ma bouche, elle croyait à mes paroles, puis secouait la tête et, m'ayant pris la main, s'en allait le front triste. »

Des tableaux d'un trait aussi sûr, d'une couleur aussi franche, disent mieux que toutes les remarques la qualité originale d'une œuvre. Ce n'est point qu'il n'y ait ici que des images de joie. Aucune fadeur, au contraire. Il y a des choses tristes et même tragiques, de la mort de la grand'mère à l'assassinat du garde. Il n'y a pas que de bonnes gens, il y a aussi tous les vauriens du village. Le portrait du monde n'est pas flatté. Mais, selon le vœu de Philippe, tout baigne dans une atmosphère d'amour. Une tendresse, une pitié enveloppent l'immense peine des hommes. Et d'abord, et surtout, la plus profonde et la plus douloureuse, ici comme toujours et partout, celle dont une main chérie peut nous frapper au cœur...

Je n'entreprendrai point de résumer ni de citer par fragments l'histoire de ce bel et triste amour du héros pour Claire. On lira, on relira ces pages qui sont sans aucun doute les plus poétiques et les plus émouvantes du volume.

Mais la jeunesse est finie, la maison de la grand'mère ne ressemble plus au cher passé. Pareil au grand Meaulnes, le héros disparaît au détour du chemin. « Pars, se dit-il, le jour ne t'a pas attendu; marche, ta moisson est engrangée. Les champs sont dépouillés afin que tu mesures la tienne à leur solitude. L'étoile reluit encore jusqu'au ciel de septembre, mais d'inutiles regains envahissent les chaumes. Si les arbres se font noirs au soleil blanc, c'est que tu dois retenir à jamais l'image de tout ce qui te chasse pour l'avoir trop aimé... »

* * *

Le temps des coquelicots ne sera-t-il donc plus qu'une nappe de lumière et de flamme sur l'horizon dépassé de la mémoire? — Non, vraiment. Et c'est pourquoi M. d'Orbaix nous présente encore « quatre coquelicots ». Mais, hélas! ils sont teints de sang, ceux-là, du sang de la guerre. Nous allons voir que la bonté n'y perd rien.

L'auteur nous enveloppe tout simplement de cette atmosphère

fraternelle qui ne fut pas un vain mot aux jours de la guerre, quand mon ami, le félibre André Chaussouy m'écrivait du front, peu d'heures avant d'être tué : « On voudrait avoir été offensé pour avoir le contentement d'absoudre. » Ainsi, Malaine, dans le sentier du long Fossé, quand il regarde les chasseurs de Mons et les canonnières de Namur, au terrible commencement d'août de 1914 : « Sur toutes les collines du pays, des soldats veillaient et c'était bien à ceux-là qu'il fallait parler de rancune ». Le cordonnier Malaise a fait la paix avec le cabaretier Jamart. De la Méditerranée à la mer du Nord, sous les feux de l'ennemi, on ne sentait plus entre soi que de l'Amour.

Et quel amour, celui qui pousse le soldat Maillart sur la route de Wavre, à Dion-le-Mont, pour apporter à la mère Fréman le dernier message de son fils — avant que toi-même, Maillart, à la pauvre femme devenue folle tu n'écrives de nouveaux billets consolateurs, des billets qui ne sont point des mensonges, puisque l'âme de ton ami habite en toi! « Et tu pensais : oui, oui, j'écrirai mais en se servant de ma main. »

Quel amour, celui qui ramène comme un chemineau hilare et doux, Pierre, le prisonnier, à sa mère qui l'attend, envers et contre tous, parce que « les morts sont ceux dont on se lasse trop tôt d'inventer le retour »!..

Je dis le sens de chacun de ces récits, je dessine maladroitement la silhouette de chacun de ces coquelicots. Mais comment rendre la pourpre toute simple et toute pure de pareils cœurs ardents? « — Mon ami, vos récits sont plutôt des poèmes. — Hélas! moi qui voudrais qu'on les nommât des chants. » Cette épigraphe que l'auteur a mise au *Dernier Message*, qu'elle est donc vraie de tout le livre! La voix d'Anima s'élève comme un chant de violon, à chacun des détours de ces histoires toutes simples.

Il n'est point jusqu'à la dernière, jusqu'à ce *Roman du sabotier*, — où une jeune fille trop faible joue, à sa grande peine, un rôle bien cruel, — qui ne se termine dans le sens de la mélodie et de la bonté. Ah! Jacques Antoine peut se séparer des petits sabots qu'il avait taillés, l'année de la guerre, pour la fête de sa fiancée, tandis qu'elle pleure sur le malheureux billet qu'elle s'est laissé adresser par un autre et qu'il a découvert dans un de ces charmants et perfides bibelots... Il est tout à sa colère. Eh! qui ne connaît-il la fragilité de son propre cœur!.. Je songe à cet Homme de Galilée qui, un jour, penché sur la table, écrivait tranquillement dans la sérénité de sa Force divine : et un à un les farouches accusateurs d'une femme — ces hommes si nobles et si virils! — baissaient la tête et s'en allaient...

Mais, Jacques-Antoine, vous n'êtes pas un pharisien. Votre ami a eu raison de confier aux flots ces « deux petits esquifs séparés que l'eau prend dans sa lumière et qui arriveront peut-être dans la mer, ensemble. »

Oui, rien ici-bas n'est irrémédiable. Les pauvres hommes sont emportés souvent, de çà de là, par les événements contraires. Qu'il veuille en nous, le vieil optimisme mistralien qui n'ignore aucun des maux de la vie, certes! mais les brûle tous de sa haute flamme... Les cœurs qui s'aiment, qui sont faits l'un pour l'autre, qui battent d'accord, même à leur insu et dans les ténèbres, sauront se rejoindre dans l'amour, plus vite et mieux encore que deux petits sabots dans la mer.

JEAN SOULAIROL.

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Pierre-Paul Rubens

Anvers, la métropole des arts et du commerce, commémore avec éclat le CCCL^e anniversaire de la naissance de Rubens. Ces fêtes jubilaires, auxquelles la Cité et l'Eglise se sont associées par des expositions rétrospectives, l'organisation de cortèges, l'exécution d'une brillante cantate, la célébration d'un *Te Deum* ont prêté à ce nom immortel de Rubens un attrait d'actualité auquel notre plume ne peut se dérober. Nous voudrions l'évoquer ici dans la vérité de l'histoire pour satisfaire notre patriotisme et notre foi.

Par une étrange vicissitude, le plus flamand des peintres flamands, celui qu'on appellera le maître d'Anvers, est né en exil, au seuil d'une prison, dans le duché de Nassau, à Siegen, assigné à son père comme lieu d'internement par Guillaume le Taciturne, avec la femme duquel, Anne de Saxe. Jean Rubens s'était compromis à Cologne où, suspect d'hérésie, il était venu chercher un refuge, dès l'entrée du duc d'Albe en Belgique. C'était le 29 juin 1577, fête des saints Pierre et Paul, dont on lui donna les noms au baptême.

Fils d'un père instruit, juriste, qui avait été échevin d'Anvers, de cœur léger et de faible conscience, il eut une mère admirable, Marie Pypelinckx, droite et généreuse, qui pressentit son avenir. A lui aussi on peut appliquer le vers de Sully-Prudhomme à Van Dyck :

C'est ta mère, après Dieu, qui l'a fait ton génie.

En 1587, à la mort de son mari, sa veuve rentra, avec ses enfants, dans sa ville natale dont Alexandre Farnèse s'était emparé deux ans auparavant malgré les efforts de Marnix. A dix ans, Pierre-Paul achève chez les Jésuites d'Anvers les études commencées chez eux à Cologne. A quatorze ans, on le voit, dit-on, parmi les pages de la comtesse de Lalaing. A dix-sept, il est dans les ateliers de peinture où le pousse une irrésistible vocation, chez le paysagiste Tobie Verhaecht qui lui apprend à tenir le pinceau; chez Adam Van Noort qui lui inculque la tradition flamande; chez Otto Vaenius qui l'initie à la manière italienne.

A vingt ans, il est déjà formé et reçu franc-maître à Saint-Luc. A vingt-trois ans, en 1600, il part pour la patrie des arts, pour l'Italie qui exerce sur lui une invincible fascination.

Il restera neuf ans par delà les monts, pensionnaire de Vincent de Gonzague, à Mantoue, mais visitant Venise, Milan, Gênes, Rome, sans parler d'un voyage en Espagne.

C'est en Italie, sous le soleil de la Renaissance à son déclin, sans doute, mais au contact de Raphaël, Michel-Ange, le Titien, Vinci, Corrège, Tintoret, dont il copie les œuvres qu'il eut la révélation de son génie et qu'il en produisit les premières manifestations. Aux Vénitiens, il ravira la splendeur de leur palette; à Michel-Ange, la vigueur de son pinceau surhumain; il sera le peintre de la couleur et de l'énergie. A la peinture froide et anémiée de son temps, il insufflera son âme. Choyé à la Cour de Mantoue, pour laquelle il avait entrepris de vastes compositions, marquant par des ouvrages de plus en plus appréciés les étapes de son pèlerinage d'art, il voyait s'ouvrir devant lui un grand avenir, quand, en 1608, il est rappelé au pays par la grave maladie de sa mère qu'il ne revit plus vivante.

A partir de cette date, il nous appartient, mais, on paraît l'avoir trop oublié aux fêtes d'Anvers, c'est à l'Infante Isabelle que nous le devons. Rentré brusquement en Belgique, il l'aurait tôt quittée sur les instances pressantes du duc de Mantoue, s'il n'avait été retenu ici par l'Archiduc et surtout par l'Archiduchesse, qui exerçaient, dans leur palais de Caudenberg, devenu l'un des plus brillants de l'Europe, un glorieux mécénat.

Très éprise d'art, sous l'influence d'un double atavisme, petite-fille de Charles-Quint et petite-fille, par sa mère Elisabeth de Valois, d'Henri II et de Catherine de Médicis, élevée toute à la

française dès l'âge de trois ans, Isabelle, dès son arrivée aux Pays-Bas, attache à son « hostel » et subventionne toute une pléiade d'artistes. Il n'y a que Van Dyck qui lui ait échappé. Mais Rubens, dès 1610, est engagé à la Cour de Bruxelles « aux gages et traitements de 500 livres du prix de quarante gros de Flandre », et nul peintre ne jouira plus rapidement d'une façon plus durable de la haute faveur de l'Archiduc et de l'Infante qui fera du grand Rubens son homme de confiance et son ambassadeur préféré. Par elle, il sera plus tard anobli, créé chevalier, admis dans l'Ordre de Saint-Jacques. Il était à ce point familier à la Cour des Souverains que, pour peindre le fameux triptyque de saint Ildefonse, il y installa son atelier.

Marie Pypelinckx nous a donné Rubens. Isabelle-Claire-Eugénie nous l'a gardé.

* * *

Etabli à Anvers, pendant trente ans, de 1609 à 1640, il y exercera la royauté de l'art et la mort seule fera tomber ce sceptre de ses mains.

Depuis l'Erection de la Croix (1610), suivie l'an d'après de la Descente, ces deux toiles d'un pathétique grandiose, que tous les Belges connaissent dès leur enfance, jusqu'à la Sainte Famille, faite pour orner son tombeau, et le Martyre de saint Pierre, sa dernière œuvre, qui est à Cologne : c'est un enfantement ininterrompu de chefs-d'œuvre.

Il se soulageait en créant des mondes, a dit Taine. Il donnait des tableaux comme le pommier ses fruits. On a catalogué plus de 2,000 toiles de sa main. Il y en a partout : cent environ à Anvers; 93 à la Pinacothèque de Munich; 90 dans les Galeries de Vienne; 66 au Prado; 63 à l'Ermitage; 54 au Louvre; plus de 200 en Angleterre. Il y en a dans les musées de Lille, Grenoble, Nancy, Amsterdam, La Haye, Florence, et d'infiniment rares chez les Rotschild, dans maintes collections particulières. Quel rêve de rassembler tous les Rubens dispersés par l'Europe dans un immense palais!

Génie universel, il a tout tenté et tout réussi : Ancien Testament, Nouveau Testament, histoire de la Vierge, histoire des Saints, mythologie, histoire romaine et moderne, portraits, allégories, enfants et fruits, genre, animaux, paysages. Et partout, il triomphe.

Son pinceau est le plus fougueux, le plus emporté, le plus tourbillonnant et en même temps le plus subtil qui fût jamais. Il a la puissance dramatique, la fulgurance du coloris, par-dessus tout l'éclat de la vie. Il connaît toutes les audaces et toutes les délicatesses. Il est tour à tour magnifique, somptueux, profond, familier, suave, violent. C'est le même pinceau qui a jeté sur la toile les figures colossales du Baptême, les musculatures contournées et michélangesques du Grand Jugement, les magiques splendeurs de l'Adoration des Mages (Anvers), du Mariage mystique de sainte Catherine, qui a trouvé les carnations nacrées, ambrées d'une morbidesse idéale dans le Jugement de Paris, les suavités moelleuses et veloutées de l'Education de la Vierge, de Jésus chez Marthe et Marie, le même qui a tiré de mystérieux coquillages les teintes irisées des ravissantes esquisses pour la décoration du château de Parada.

Devant cette production gigantesque d'une main qui obéissait à toutes les exigences de la pensée, on reste subjugué par l'admiration.

Il est sans conteste le Titan de la peinture. Il appartient à la constellation des sept peintres les plus grands qui aient paru, avec Michel-Ange, Raphaël, Titien, Vinci, Velasquez et Rembrandt.

Son travail prodigieux ne s'interrompait ni le jour ni la nuit et je ne crois pas qu'homme au monde ait dépensé une pareille activité. Peintre, architecte, numismate, archéologue, philologue, il trouve le temps, au milieu de son écrasant labeur, de s'acquitter de missions diplomatiques auprès de Philippe IV en Espagne, de Charles I en Angleterre, de Richelieu à Paris. Il entretient une correspondance régulière avec Peiresc, pendant dix-sept ans, et l'on a évalué à 8,000 au moins les lettres qu'il a écrites!

* * *

Cette universalité fait de lui une des plus hautes personnalités de la Renaissance, comme il en fut l'une des plus séduisantes par sa distinction de gentilhomme, le charme de sa conversation et l'amenité de son caractère.

Une immense érudition l'avait familiarisé avec la littérature et les arts de l'antiquité et il ne cessa de la cultiver jusqu'à la fin de sa vie. Tandis qu'il travaillait à son chevalet, on lui lisait Sénèque, Tacite et il était aussi attentif à la lecture qu'à sa peinture.

Passionnément épris de ce monde gréco-romain, dont la Renaissance avait exhumé les trésors, étalé les richesses, Rubens s'en est imprégné jusqu'aux moelles. Son génie plonge ses racines dans l'humanisme et toute son œuvre dans sa splendide exubérance n'en est que la magnifique floraison.

Catholique convaincu, d'une foi romaine, d'une pratique religieuse régulière et fervente, d'une pureté de mœurs et d'une dignité de vie à laquelle ses contemporains ont rendu hommage, catholique convaincu et ardent humaniste, Rubens a voulu, par son art, consacrer l'alliance de l'humanisme et du catholicisme. Là est, je crois, la clef de son œuvre. Elle relève partiellement d'une esthétique naturaliste et sensuelle. Elle n'est pas cependant la glorification de la chair. Par l'ensemble de sa production, le maître d'Anvers a voulu mettre au service des croyances catholiques la beauté luxuriante et l'opulence des formes, la vénéusté d'un art où s'allient harmonieusement le génie flamand et l'inspiration antique.

En face d'un protestantisme sec et rigide qui voulait nous imposer son *Credo* mutilé et son culte exsangue; en face des temples calvinistes blanchis au lait de chaux, Rubens a déployé sa magie de décorateur, il a écrit en lettres d'or, sur les murs de nos églises, un catéchisme populaire, une apologétique triomphante, il a couvert, par exemple, l'église des Jésuites d'Anvers de ses rutilantes compositions, il a produit cette multitude de tableaux d'autel qui, dans tous les grands sanctuaires du pays, glorifient la Vierge et les Saints, proscrits par les protestants, et magnifient la victoire du catholicisme sur l'hérésie.

Ajoutez à cela qu'il est le maître du chœur et que ses disciples, presque aussi nombreux que ses chefs-d'œuvres, aussi divers que ses aptitudes, peintres comme Van Dyck, Jordaens, Snyders, de Vos, Teniers; graveurs comme Soutman, Vosterman, Pontius, Bolswert, Witdoeck; architectes comme Luc Faidherbe, tous portent son empreinte, sont animés de son souffle et concourent à la réalisation du même idéal. Tous les artistes de cette période, unique dans notre histoire, sont les satellites de la gloire rubénienne et sur eux tous cet astre victorieux projette ses irradiations.

Oui, c'est une heure unique dans notre histoire. Et, comme on l'a souvent constaté, l'épanouissement du génie de Rubens coïncide avec la période la plus brillante du règne d'Albert et d'Isabelle, de 1609 à 1624, pendant la Trêve de douze ans et peu de temps après. Hélas, la mort de l'Archiduc sonne le glas de notre indépendance, et, après avoir vu poindre le jour de paix et de tranquillité, comme le dit une chronique du temps, « on voyait retomber le tout dans l'ancienne ruine et pövrété ».

Rubens qui avait été la parure du règne d'Albert et d'Isabelle, l'ornement de cette Cour de Bruxelles à l'époque où elle était un des centres les plus animés de l'Europe, Rubens qui s'était associé à toutes les espérances et à toutes les ambitions des Archiducs, qui les avait puissamment aidés de son génie dans la restauration religieuse, intellectuelle et artistique, le grand artiste vécut assez, jusqu'en 1640 — il survécut de sept ans à l'Infante — « pour assister, comme l'écrit M. Pirenne à l'écroulement de leur rêve et pour voir sa patrie entraînée dans la décadence de l'Espagne, abandonnée à des gouverneurs étrangers, incapables de la défendre, tombée peu à peu à cet engourdissement de l'activité nationale au milieu duquel devaient bientôt s'obscurcir et puis s'éteindre les dernières lueurs de l'art. »

Il nous fut donné, à l'Exposition de 1910, de contempler ce Rubens soucieux, visiblement inquiet, sentant gronder la menace d'un avenir où va rapidement disparaître la splendeur inouïe des années dont il fut l'astre le plus radieux, et cette vision ne s'effacera pas de notre mémoire. C'est le célèbre portrait de Rubens par lui-même du musée de Vienne.

« Il est là, écrivait Lemoignon, dans son haut cadre, sur fond gris clair, debout, la main à la garde de l'épée, en colletterie et pourpoint noirs. Le vaste chapeau ligne d'une ombre le visage en pleine lumière, à la moustache tortillée, aux clartés dormantes

de l'œil sous la paupière lasse... C'est Rubens, et il a soixante ans. Il s'est dépensé sans compter et d'un flux intarissable il a versé l'art et la vie. Sa vie, au moment où il se peint, est déjà une légende réalisée, elle est comble, haute, royale. Il est le premier peintre de son temps; il a décoré des églises et des palais sans nombre; ses ambassades l'ont mis de plain-pied avec les dominations. Il pourrait être représenté, un globe dans les mains, comme un empereur... »

Et cependant « l'on est poigné d'une émotion qui se retrouve rarement dans l'art, d'une émotion tragique devant ce visage qui porte déjà le signe de toutes les déréllections. »

Un voile de mélancolie semble envelopper le grand artiste qui s'efforce de rester fier et ne peut se défendre d'une secrète angoisse. Et l'on pense au grand Empereur qui voit s'avancer pour battre les côtes de son empire les barques des Normands...

J. SCHYRGENS.

FRANCE

L'Etat-patron

D'un fort amusant article de M. Stéphane Lauzanne intitulé « Comptes-tu public? » nous détachons ces lignes :

DANS LES BOUTIQUES DE L'ÉTAT

Ici, prenez garde quand vous entrez. Attendez-vous à être mal reçu. Ouvrez bien les yeux. Ecarquillez bien les oreilles. Saisissez au vol les explications qu'on vous donne. N'insistez pas, même si vous avez raison. Ne criez pas, même si on vous floute... Ah! et puis comptez bien votre monnaie, parce qu'on ne rend jamais l'argent perçu en trop...

Pénétrons d'abord, si vous le voulez bien, dans la boutique des allumettes.

— Une boîte d'allumettes suédoises, à trente centimes!

— Voici...

— Ah! mais, que vois-je?... Il y a écrit sur le couvercle : 50 allumettes...

— Eh bien!

— Eh bien, la dernière fois, il y avait écrit : 60 allumettes...

— C'est donc qu'on met maintenant dix allumettes de moins qu'autrefois : voilà tout...

Non, ce n'est pas tout. Et cette affaire des boîtes d'allumettes suédoises, qui étaient autrefois soixante et qui ne sont plus aujourd'hui que cinquante, est typique de la façon de faire de l'Etat.

Quand, tout récemment encore, on achetait une de ces boîtes rougeaudes, sur lesquelles en belles lettres blanches il était écrit : *Manufactures de l'Etat. — 60 Allumettes suédoises. — Contributions indirectes*, on faisait une découverte bien amusante. Si l'on ouvrait la boîte et si on se mettait à compter les allumettes, on en trouvait cinquante-quatre, cinquante-sept, parfois même cinquante-neuf, mais jamais — vous m'entendez bien : au grand jamais — on n'en trouvait soixante. En moyenne, il en manquait six par boîte, de soixante par paquet de dix boîtes. Cela représentait du 10 p. 100 qu'on nous prenait indûment sur le prix convenu.

Un honnête contribuable du Centre de la France, s'étant livré à cette expérience et l'ayant répétée une dizaine de fois, se mit à pousser les hauts cris. Pensez donc : chaque boîte d'allumettes suédoises étant vendue trente centimes, on nous volait régulièrement, automatiquement, trois centimes par boîte. Chaque paquet de dix boîtes étant vendu trois francs, on nous volait trente centimes par paquet. Supposez que, d'un coup, nous achetions pour mille francs d'allumettes, on nous volait d'un coup un billet de cent francs... Le contribuable, qui avait de la dent et des relations, écrivit à Paris, protesta, menaça de provoquer un scandale. Il fit tant et si bien que l'Etat prit peur. Et alors, pour voiler sa malhonnêteté, il eut recours au délicieux truc que voici : sur chaque boîte d'allumettes suédoises, qui était encore en dépôt, on colla une nouvelle étiquette rouge, identique à l'ancienne. Mais on y remplaça le chiffre 60 par le chiffre 50. Ainsi, la face était sauvée!... Si aujourd'hui vous achetez pour trente centimes une boîte d'allumettes suédoises, vous verrez qu'elle porte l'indication « 50 allumettes ». Et s'il vous prend fantaisie de compter le contenu, vous trouverez — ô miracle! — qu'il y a toujours plus de cinquante allumettes : il y en a cinquante-quatre, cinquante-sept. Ne vous hâtez pas de rendre grâce à l'Etat.

Dites-vous simplement que c'est l'ancien stock, le stock des boîtes déficitaires, qu'il écoule...

Au surplus, vous pouvez répéter l'expérience sur d'autres allumettes — par exemple sur la boîte de 500 allumettes souffrées, vendue par l'Etat au prix de 80 centimes : vous obtiendrez, à peu de chose près, un résultat identique. La boîte en contiendra 464, ou 460, parfois 480, mais rarement 500. Là encore le déficit est de 7 à 8 p. 100. Et si vous achetez la démocratique boîte de 100 allumettes de cuisine, tarifée 30 centimes, le déficit est encore plus élevé : il manque 12, 15, parfois 18 allumettes — ce qui porte le pourcentage d'excroissance à 12, 15 et 18 p. 100.

Comment a pu se produire et peut se produire encore cette extraordinaire erreur? N'a-t-on pas des machines à compter dans les manufactures d'Aix et d'Aubervilliers? Qui vérifie ces machines? Qui les contrôle?... Je pense qu'il est inutile de faire la réponse. Un mot dit tout, qui explique à la fois la tromperie sur la quantité et le dol sur la qualité : c'est l'Etat qui tient la boutique des allumettes...

Camille Pelletan, lequel ne manquait pas de causticité, s'écriait un jour dans les couloirs de la Chambre :

— Je n'y comprends rien... Nous plaçons les premiers élèves de notre première école d'ingénieurs à la tête de nos manufactures d'allumettes : et ces allumettes sont les dernières du monde!...

Si Pelletan avait pu entendre M. de Lasteyrie exposer, un jour de 1923, le mécanisme des dites manufactures d'allumettes, il aurait compris tout de suite.

— Savez-vous, déclara le ministre à une Chambre éberluée, à quelle date remonte le dernier bilan officiel publié par l'administration des allumettes? Il est de l'année 1913...

Cela explique bien des choses. Et on comprend qu'une industrie, qui n'a pas le temps de compter l'argent, dans ses caisses, n'ait pas le temps de compter les allumettes dans les boîtes. Mais ce n'est encore rien à côté des autres constatations que M. de Lasteyrie fut amené à faire... Sur les 295 jours de travail effectif (dimanches, fêtes et congés retranchés) qu'accomplissent les ouvriers dans toute la France, les ouvriers allumettiers, eux, n'alliaient à l'usine que 268 jours à Marseille, 241 à Aix, 221 à Aubervilliers. Etonnez-vous, après cela, que la production fût moyenne!... Mieux encore : le règlement conférait aux ouvriers et ouvrières le droit absolu de choisir un poste à leur convenance. Quand donc un poste venait à être vacant, ils posaient leur candidature et pouvaient prendre l'emploi à l'essai pendant trois jours. C'est ainsi que, dans une manufacture nationale, une machine moderne, installée pour la fabrication des tisons, passa successivement dans une période de cent jours, aux mains de 31 ouvriers.

Inutile d'insister. Une industrie, marchant dans ces conditions, quand bien même elle aurait pour ingénieurs les premiers élèves des premières écoles, est une industrie à réformer. La réforme la plus urgente est de mettre son patron à la porte...

Chose étonnante, les députés, mandataires du public, ne le pensent pas ainsi. Et eux qui n'admirent et ne craignent pas beaucoup de gens, ils sont saisis d'admiration et de crainte devant le patron. Parle-t-on de le changer et de lui en substituer un autre, lequel ne s'appellera plus l'Etat, ils crient au scandale et se remuent comme des diables dans un bénéficiaire. Chose prodigieuse, pris entre 2,000 ouvriers allumettiers, qui ne sont point parmi les plus malheureux, et 40 millions de Français, qui ont à se plaindre d'être quotidiennement mal servis, quand ils ne sont pas volés, les députés n'hésitent pas : ils préfèrent les 2,000 mille ouvriers aux 40 millions de Français.

C'est ce qu'on appelle le régime du suffrage universel en démocratie. Curieux régime. La minorité commande. La majorité obéit. Deux mille hommes en font marcher 40 millions d'autres...

ANGLETERRE

La situation religieuse

D'un très intéressant article de M. Cloudesley Brereton, « poète, critique, essayiste du plus beau talent, un des maîtres de la pensée anglaise contemporaine », dans la Revue des Deux-Mondes du 15 août et intitulé : La génération présente en Angleterre, nous extrayons ces lignes consacrées à la situation religieuse :

Reste enfin la question si épineuse de la position qu'a prise à l'égard de la religion la génération actuelle. La guerre a passé

comme un ouragan à travers l'âme nationale. Elle a tout ébranlé, même la religion, en tout cas la religion organisée, — cela soit dit sans infirmer aucunement notre croyance invincible à la pérennité du sentiment religieux. Mais il est évident que, pour le moment du moins, les religions organisées de toute sorte, à l'exception peut-être du catholicisme, ont perdu de leur empire sur une partie de la population. Est-ce bien d'ailleurs une conséquence de la guerre, ou la guerre n'a-t-elle pas plutôt précipité des mouvements convergents ou parallèles dont les origines remontent beaucoup plus loin?

C'est peut-être le non conformisme (il y a vingt ans, il faisait et défaisait des Parlements et l'on se rappelle son éclatant triomphe en 1906), qui a le plus perdu de prestige, et pourquoi? sinon parce que, à force de se jeter à corps perdu dans la politique, il a trop négligé, dit-on, le côté purement religieux. Mais peut-être les vraies raisons de son recul sont-elles plus profondes.

Le protestantisme se fonde sur le dogme de l'infailibilité de la Bible, sans garantie d'une Eglise infailible. Infailibilité regardée autrefois comme littérale, globale, aujourd'hui tenue plutôt pour partielle, à côté d'éléments reconnus comme historiques ou allégoriques. Mais comment faire le départ exact entre ces éléments divers? Les Renan, les Harnack, les Loisy, et combien d'autres, ont chacun leur système. Malheureusement ils ne sont ni d'accord, — ni personnellement infailibles, — et la seule chose claire, c'est qu'à chaque expertise nouvelle, la part du feu devient plus grande.

L'homme moyen se désintéresse de plus en plus de ces questions d'exégèse. Les problèmes religieux qui passionnaient un Gladstone le laissent indifférent, sinon froid, d'autant plus qu'il ne voit, dans cet affaiblissement des dogmes, qu'un cas particulier de l'éroulement général de l'autorité. N'en concluez pas que le non-conformiste déserte nécessairement son temple; l'habitude persiste, et très souvent la religion aussi, quitte à devenir de plus en plus affaire personnelle. Les jeunes en revanche tendent à s'en aller, dociles aux tendances de leur époque.

L'Eglise anglicane se trouve-t-elle en meilleure posture? Elle aussi est dans une situation difficile. Elle a, d'ailleurs, ses maux qui lui sont propres, en même temps qu'elle souffre du mal général. On se plaint que son bréviaire (*Book of common prayer*) soit rédigé souvent dans un langage archaïque, aujourd'hui devenu inintelligible à la masse. Faut-il le remanier? L'Eglise le croit. Et tout récemment elle en a fait paraître une nouvelle édition avec de nouveaux offices, dont l'usage, il est vrai, est facultatif, pour le mariage, le baptême et la communion. Qu'il nous suffise de dire que dans l'office du mariage on a biffé le fameux mot *obey* du vœu de la mariée, et que les remaniements dans les autres sections du livre, — auxquels s'ajoute cette grande innovation : des prières pour les morts, — favorisent le parti anglo-catholique, au grand mécontentement de la Basse église (*Low Church*). C'est par ces concessions que la commission des évêques espère éviter un schisme qui bouleverserait l'Eglise de fond en comble. Certes le danger en paraît assez réel, mais nous croyons, pour notre part, que la diplomatie anglicane et le bon sens anglais auront gain de cause, malgré les réclamations du *Low Church*.

Cependant que les théologiens se battent, la plus grande partie de la population ouvrière cesse de fréquenter l'église, — abandon auquel ont contribué sans doute la froideur relative d'un rite qui n'est beau que pour un esprit cultivé, et la pauvreté des sermons. Pour attirer ou retenir la foule, il faut soit un office qui fasse appel au sens esthétique, soit des discours qui touchent le cœur. C'est ce que comprennent fort bien catholiques et non-conformistes.

Même abandon de l'église ou plutôt des pratiques religieuses par la classe supérieure et moyenne, bien qu'à un moindre degré, et pour des raisons différentes, — le *week end* entre autres, et le besoin d'amusement. Bien entendu, on ne quitte pas l'église, mais on cesse d'y aller, conformément à la vieille habitude anglaise qui est, en matière d'institutions, de ne jamais détruire, mais de tout conserver. Etat d'âme analogue chez la plupart des étudiants d'Oxford et de Cambridge, où les chapelles des collèges sont quelquefois presque désertes, du moins pendant les offices de la semaine. On a constaté récemment que dans un collège de plus de 300 *alumni*, l'assistance, en dehors du desservant, se composait d'une seule personne. Certes, la présence aux offices n'est pas obligatoire, comme elle l'était il y a quarante ans. Mais pour les étudiants de ce temps-là (je parle d'après mon expérience personnelle) les trois quarts croyaient que de cette assistance on retirait un certain

bienfait, quitte à éprouver beaucoup de difficulté à définir la nature exacte de cet avantage.

Un autre fait qui a contribué à diminuer l'influence de l'Eglise, c'est, dans les cinquante dernières années, la baisse progressive du niveau social et intellectuel du clergé anglican. Certes, jamais l'Eglise n'a eu, du moins dans les villes, un si grand nombre de prêtres dévoués à des œuvres de charité, et on dirait que, si la foi décline, la vitalité des bonnes œuvres augmente. Mais, comme je l'ai déjà indiqué, la carrière ecclésiastique n'attire plus les cadets des grandes familles. Et, pour les cures mises sous le patronage des collèges et qui étaient autrefois disputées avec passion par les doyens des *fellows* (agrégés), il arrive qu'on ait peine à trouver fût-ce de simples bacheliers en arts. Sans doute cette crise est en grande partie d'origine financière. Les revenus des cures sont restés à peu près stationnaires, tandis que le coût de la vie a monté d'une façon formidable. Aussi, le recrutement se fait-il de plus en plus difficile. Par exemple, le contingent nécessaire pour maintenir le clergé à son effectif ordinaire était, l'année dernière, de 651; 363 candidats seulement se sont présentés. Le nombre de clercs, qui était en 1914 de 21,000, est tombé actuellement à 16,500. Rien d'étonnant alors à ce que les meilleurs esprits parmi les jeunes se détournent d'une profession où le vœu de pauvreté devient en quelque sorte la carte forcée.

Seule l'Eglise catholique semble tenir bon contre les conditions défavorables du moment, et même faire des conversions, surtout parmi les aristocrates, les anglo-catholiques et les intellectuels, — les Shane Leslie, les Chesterton, par exemple. C'est sur ces derniers qu'elle semble exercer un attrait tout spécial; on dirait qu'ils sont las de se laisser balloter par le flux perpétuel de l'esprit du temps, et soucieux de jeter l'ancre quelque part. Mais si elle recrute des adhérents dans les hautes classes, j'entends dire qu'elle subit des pertes dans le peuple, surtout dans le monde ouvrier.

Quant aux religions de type exotique ou mystique, telles que la soi-disant « *Christian science* », — dont quelqu'un a dit qu'elle n'est ni science, ni chrétienne, — ou le spiritisme, — auquel la guerre, avec ses millions de morts, a donné une impulsion formidable, — on ne peut que les comparer à cette chaudière de sorcières qu'était le chaos des religions sous l'Empire romain. En sortira-t-il

une nouvelle religion mondiale? Qui oserait prévoir ce que ce très réel ferment religieux pourra produire dans l'avenir?

On ne saurait dire que la génération présente, dans sa masse, soit irréligieuse. La plupart des Anglais d'aujourd'hui ne sont ni rationalistes, ni athées, ni anticléricaux. Leur attitude vis-à-vis de la religion organisée est celle d'une tolérance, tantôt voisine de l'indifférence, tantôt teintée de sympathie, surtout chez les esprits les plus graves persuadés du bien que fait toute religion, tantôt rongée d'une inquiétude secrète qui se trahit parfois d'un mot, d'un regard fortuit. Il est probable que cette tolérance à la Montaigne (« que sais-je? ») et surtout cette absence relative de sentiment anticlérical sont dues en partie au fait que les Eglises se sont montrées tolérantes à l'égard des incroyants aussi bien qu'entre elles. Le rapprochement mutuel des Eglises, à l'exception toutefois de l'Eglise catholique, a été très visible durant ces dernières années. Il a été activé par le sentiment du danger que leur crée à toutes leur mutuel adversaire, l'athéisme communiste, pour ne rien dire de leurs ennemis plus subtils, les « spirites », et ceux qui professent des credo pareillement hermétiques.

N'oublions pas d'ailleurs que l'Angleterre ne fut jamais une île des saints; elle n'a donné naissance ni à de grands religieux tels que saint Bernard, ni à de grands mystiques comme sainte Thérèse, ni à de grands fondateurs d'ordres monastiques comme saint Dominique ou saint Benoît, ni même à de grands docteurs de l'Eglise tels que saint Thomas d'Aquin. Les docteurs éminents qu'a produits le moyen âge anglais, un Roger Bacon, un Duns Scot, furent plutôt en opposition avec les pouvoirs spirituels de leur temps.

Sauf quelques exceptions, la religion de l'Anglais a toujours été celle de l'homme moyen, sincère, mais plutôt borné et volontairement borné. D'instinct, il tourne le dos à ces profondeurs qui effrayaient Pascal. Ce n'est pas non plus la vision béatifique qui l'attire, ni même l'amour de Dieu, car il rêve Dieu plutôt qu'il ne l'aime. Sa conception politique d'un roi constitutionnel s'oppose à la conception d'un Dieu monarque absolu. C'est l'amour du Christ qui passionne le vrai croyant anglais, de ce Christ qui est l'ami, l'intermédiaire infiniment clairvoyant, infiniment prévoyant, infiniment fidèle, l'ami puissant et sûr, le fidèle allié en cour d'appel.

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20 —

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15 —

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques par P. BIEMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60 —

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

Institution Saint-Dominique

dirigée par les Religieuses dominicaines françaises

136, Chaussée de Waterloo, NAMUR

Enseignement primaire et moyen. — Humanités gréco-latines. — Préparation aux différents diplômes officiels. — Étude spéciale des langues française et anglaise. — Cours de Ménage. — Arts d'agrément.

Situation très salubre - Promenades fréquentes



Tailleur - 1^{er} Ordre

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES,

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles